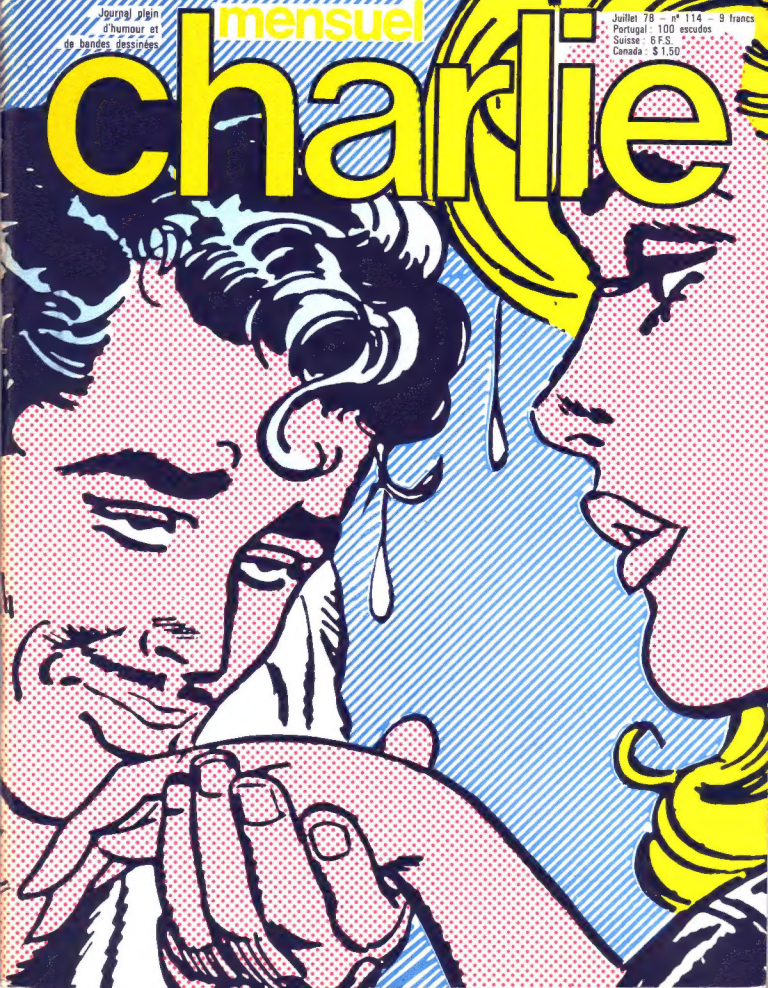


Journal plein
d'humour et
de bandes dessinées

mensuel

Juillet 78 - n° 114 - 9 francs
Portugal: 100 escudos
Suisse: 6 F.S.
Canada: \$ 1.50

charlie



et maintenant
GISCARD EMPEREUR!



CHARLIE HEBDO

**LA MÈRE DENIS
AU SECOURS DES CORMORANS**

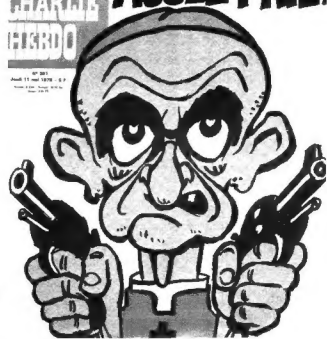


CHARLIE HEBDO

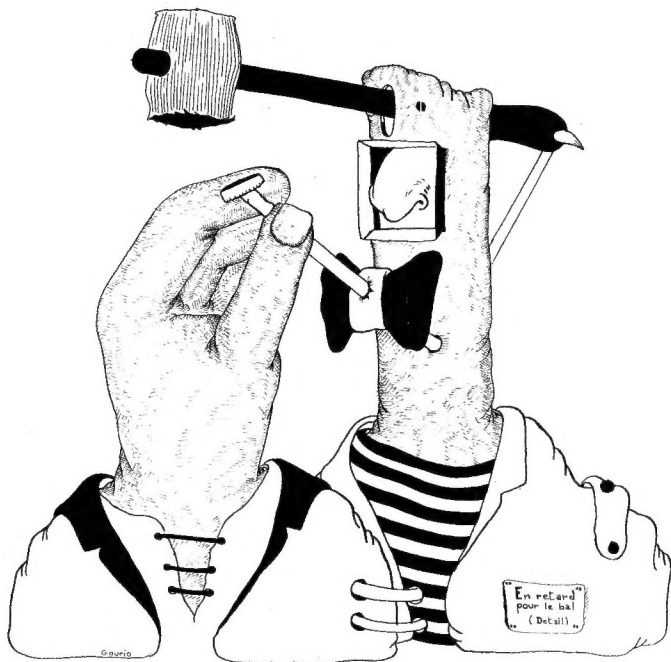
**ITALIE: ON A TUÉ
LE COCHON**



LE PAPE: ASSEZ PRIÉ!



TOUS LES JEUDIS, 5 FRANCS



- | | |
|--------------------------|-------------------------|
| 3 - Richard-Andrevon | 41 - Montellier |
| CEUX-LA | 42 - Edi |
| 1 - LES PETITS MIQUETS | DIMENSION |
| 10 - FOSDYKE SAGA | 47 - Pateloux |
| 14 - Carali | 55 - Reytyer |
| 15 - Andrevon | LE BAL |
| 17 - Golo-Franck | 58 - Maryse Wolinski |
| BALLADES POUR UN VOYOU | 59 - Régis Franc |
| 22 - ANDY CAPP | 60 - Koechin |
| 26 - Hugot | 64 - UN HOMME NORMAL |
| 32 - CARNETS ARTISTIQUES | 74 - CHARLIE SCHLINGO |
| 33 - PEANUTS | 77 - ECRIT A LA MAIN |
| 37 - WHAT'S UP DOC ? | 78 - DOMMAGES DE GUERRE |
| 40 - Cabu | 80 - Bob Ludders |
| | ROBIN MALONE |



« Faites quelque chose, vous qui avez un journal, pour tous ces jeunes », m'a dit en pleurant la maman de Benoît, l'autre matin, devant la morgue où on clouait son cercueil. Faire quoi ? « Parlez-leur ! », a-t-elle insisté, « Souvent, il suffit de quelques paroles pour les arracher au désespoir, au nihilisme, à la destruction de soi-même... »

Je ne sais pas quoi vous dire. Il me semble que vous êtes assez grands pour savoir ce que vous faites, et que si vous avez envie de vous détruire, après tout, c'est votre problème. Mon boulot, c'est de vous distraire. Je suis mal à l'aise en écrivant ça car je sens bien que ce n'est pas tout à fait vrai. La terrible lucidité qui implique l'humour peut être mortelle pour ceux qui n'arrivent pas, ou ne veulent pas, jouer le jeu. C'est difficile d'avoir vingt ans en 1978 dans notre pays qui est pourtant un

des plus heureux du monde. Difficile parce qu'on est moins résigné qu'avant, moins abruti, moins ignorant ; parce que les jeunes savent que, pour parvenir à cet univers publicitaire d'autos luisantes, d'intérieurs douillets, d'enfants adorables, de mères mutines et de loisirs intelligents, il faut se bagarrer comme un dingue, être dur, impitoyable, se crever, et que peut-être cela ne suffira pas. Dans le meilleur des cas, on se retrouvera petit cadre dans une petite résidence avec de petits moyens. Les autres...

Alors, il y a de quoi enrager ! On voudrait tout, tout de suite. Non seulement les fringues, le fric et le bronzage, mais aussi le talent, l'autorité, l'expérience, sans passer par les inévitables années de travail épuisant.

Benoît avait tout pour « arriver ». Il avait un sourire plein de charme, il avait de l'humour, il

était beau, il était gentil. Peut-être trop gentil. C'est lui qui traduisait pour « Charlie mensuel », avec talent car ce n'est pas facile, Andy Capp, Roméo Brown, Jeff Hawke, Buck Ryan, etc. J'aimais bien le voir débarquer chez moi. Il me traitait avec un respect exagéré, m'appelant « Monsieur », me vouvoyant, s'excusant toujours de me déranger. Je prenais cela pour un jeu et je le soupçonnais vaguement de se foutre de ma gueule. Peut-être, sans doute, aurais-je dû plus lui « parler ». J'ai trop rarement eu le temps de fumer un cigare avec lui qui les aimait aussi, de boire un whisky avec lui en discutant des B.D. que nous préférons.

— Pourquoi vous ne publiez pas ça, Monsieur Wolinski ?

— Parce que c'est de la merde, Benoît !

— Parce que vous croyez que ce que vous publiez, c'est pas souvent de la merde ?

— Oui, mais c'est mon goût.

Nous tombions souvent d'accord, tout de même ; comme moi, il aimait les séries des grands quotidiens anglais parce qu'elles sont au premier degré, exemptes de toute prétention littéraire et que leur seul but est d'intéresser le lecteur.

Je ne sais pas si je suis en train de vous « parler » en ce moment. Je n'ai pas de conseils à vous donner. Ma propre vie n'est pas exemplaire. Je fais tout ce que je fais le mieux possible pour gagner en récompense de l'argent, de l'estime, de la notoriété... Tout cela va ensemble. Je ne me pose pas la question de savoir si la vie vaut la peine d'être vécue. Je me pose souvent celle de savoir si je pourrais vivre autrement. Mais je n'ai pas le choix. Chacun son engrenage.

Les années qui vont venir seront encore plus dures, plus méprisantes pour les faibles, les malchanceux, les malades, les marginaux et les jeunes. C'est décourageant ? Ce n'est pas une raison pour se décourager. Il faut se battre, parce que nous n'avons pas le choix ! Nous n'avons pas le choix ! Rien n'est pire que la mort. Et puis les salauds ne peuvent pas toujours gagner. La meilleure preuve, c'est que parfois ils ont perdu. Alors on peut rêver à une société plus juste. Je n'ai rien d'autre à vous dire.

W.

CONTRE LE VIET... CONTRE L'ENNEMI...
 ... PARTOUT OÙ LE DANGER FAIT
 SIGNE... SOLDATS DE FRANCE
 ... SOLDATS DU PAYS...
 NOUS REMONTONS
 VERS LES
 LI-I-GNES...

LA
 QUILLE
 VIENDRA...
 LA QUILLE VIENDRA
 ... POUR DÉBOUCHER
 LES BOUTEILLES... LA
 QUILLE VIENDRA... LA QUILLE
 VIENDRA POUR DÉBOUCHER LES
 BIDONS...

... ET JE NE POIS QUE
 ME FÉLICITER DU DYNAMI-
 SME DES TROUPES QUI
 AVANÇENT À MARCHES
 FORCÉES...

... EN CE
 SIXIÈME
 JOUR, LA
 PROGRESSION
 SE POURSUIT
 SANS DÉFAI-
 LANCE ET SANS
 MURMURE...

DÉBOUT, LES
 FEMMI'ETTES!
 VOUS AVEZ RIEN
 DANS LES
 GUIBOLLES?

HUM... LE MESS
 S'EST PARTICULIÈ-
 REMENT DISTINGUÉ
 AUCOURD'HUI.

JE PENSE
 QU'UNE JOUR-
 NÉE DE QUAR-
 TIER LIBRE
 NE FERA PAS
 DE MAL À NOS
 JEUNES HOM-
 MES ET À NOS
 JEUNES
 FEMMES.

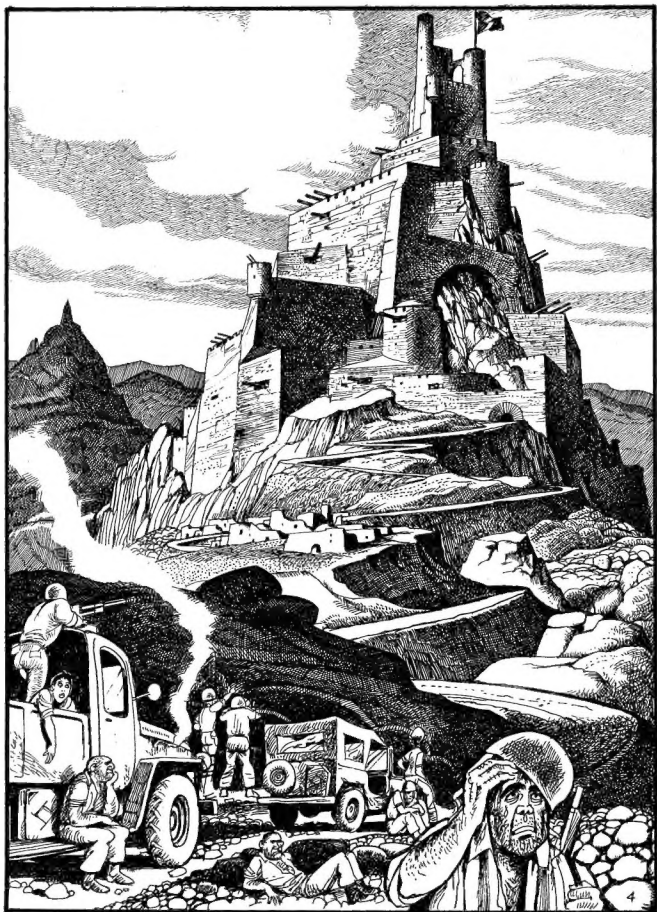
ENFIN,
 LES MECHTAS...
 ON VA POUVOIR
 BOUFFER!

PIONCER!

BAISER!









Les petits miquets

Tante Leny présente

Si vous causez à un professionnel de l'édition de BD et que vous évoquez devant lui l'idée de sortir en France un « comic-book », dont le nom équivalait serait un « fascicule » de BD, soit une revue de format inférieur au sacro-saint 21 x 29,7 cm mais plus grand que les non-moins sacro-saints « fascicules de gare » de poche, donc de la taille des comic-books américains, vous le verrez s'écrouler de désespoir : « Mon pauvre monsieur, en France, ça marchera jamais ». Et le pire, c'est qu'il a raison. Depuis la disparition des très populaires fascicules Artima, au début des années 60, le comic-book ne se vend pas en France. Dernière tentative intéressante : le *Surprise* de Willem, éliminé par la censure, mais qui n'avait de toute façon pas le public qu'il aurait mérité. C'est un objet qui n'accroche pas le public, qui préfère les revues ou carrément l'album. Aux USA, c'est le contraire : la BD ne se vend que dans les quotidiens ou en comic-books. L'album y est inconnu (quand un dessinateur en fait un, c'est un événement - mais il existe des petits recueils de poche), le magazine ne se vend pas. Allez dire après ça que

la France est à la remorque de l'Amérique !

Un peu partout en Europe c'est la même chose. C'est donc étonnant de parler aujourd'hui de la seule exception, une réussite en matière de comic-book, *Tante Leny presenteert*, qui disparaît après 25 numéros et 7 années d'existence. La Hollande est - on ne le sait pas assez - un pays privilégié pour la BD et le dessin. La BD hollandaise traditionnelle n'est pas détestable, bien que méconnue chez nous. Lors du soulèvement provo, un des plus chouettes et des plus créatifs, le dessin fut beaucoup employé, mais vous ferez raconter ça un jour à Willem, animateur de *Provo* et de *God, Nederland u Orange* avant qu'il ne s'installe chez nous pour la plus grande joie de tous.

Au début de 1971, *Tante Leny Presenteert* n° 1 paraît à 1 250 exemplaires. Au fil des années, la parution change parfois de format, de périodicité, de prix, mais les collaborateurs vont rapidement former une équipe assez stable dont il est question ci-dessous :

Bill Bodewes : Signe souvent Bill. Son dessin est assez tordu, minable, ses histoires sales et débridées. Il se rapproche de la tendance *Zinc* en France. De Besnainou ou Bertrand. Peut-être que ça ne vous dit rien. Vous n'avez qu'à vous démerder.

Peti Buchel : C'est la nana de la bande. Elle a d'ailleurs été traduite dans *Wimmen's Comix* aux USA. Elle est proche de certaines américaines, quelque

chose entre Trina, Melinda Gebbie et Dot Bucher. Graphiquement, c'est pas très fort, mais les idées rappellent le Crumb de la grande époque.

Harry Buckinx : Probablement un des meilleurs dessinateurs hollandais réalistes, très minutieux, très pervers, qui adore exciter le lecteur par des personnages très beaux qu'il massacre allégrement en les vieillissant ou grossissant à plaisir avec un luxe de détails. Spécialiste du décor fouillé, il s'essaye lui aussi au faux Hergé dont nous allons reparler. Son héroïne est Titula, accompagnée parfois d'un Titul. Traduit aux USA, Buckinx a travaillé aussi à *Aloha*, le « Hara-Kiri hollandais », à *Het Week*, et un album « Titula et Titul » est sorti l'an dernier, il est magnifique.

Art Clercx : C'est l'autre dessinateur délibérément moche de l'équipe. Son dessin ne fait pas vraiment bander, mais il se reconnaît immédiatement, très penché, évoquant parfois Disney et ses parodieurs (Dan O'Neill en particulier), il remplace souvent le décor par des hachures. On pense à un dessinateur de fanzines un peu trop souvent et c'est dommage. Signalons son album *M. Shakespeare's Hamlet*, bien.

Evert Geradts : Là, attention, c'est autre chose, voilà un des plus connus de la bande, aussi souvent publié aux USA



Swarte



Clercx



Buckinx

que dans son pays. Proluxe, Geradts a créé un style aisément reconnaissable, tout en rondeurs allongées, étirées, en muscles distendus, en queues semimolles et nichons éclatants. Ses personnages sont presque toujours à demi-animaux, dont la célèbre et géniale Ma Cow. Son héros humain, Jan Zeiloor, se prend souvent pour un chat. Le n° 16 de T.L.P. lui a été consacré, et, c'est lui qui le dirige. Geradts a bossé aussi pour *Suck*, et aux USA : *Snarl*, *Comix Book*, *Nard*, *n'Pat*, *Projunior*, *Byou*, *Feich*, *Bizarre Sex*, etc. Il a lancé aussi *Little Lenny*, supplément à T.L.P. Il y a chez Geradts quelque chose qui vous force à lire son histoire même quand vous la trouvez en hollandais, une narration qui vous enchaîne, un dessin tellement évident, une sorte de disneyisme débauché qui fait passer la faiblesse de certains scénarii. Mais d'autres sont super. A dévorer.

Evert Meulen : A 32 ans, Evert Meulen a une réputation internationale largement méritée. Il est un des meilleurs affichistes du moment, il a créé un genre à lui tout seul, balayant d'avance tous les dessinateurs punks (n'y mettons pas Bazooka), faisant la mode graphique de cette époque à lui tout seul. Retrouvant la force et l'ambition picturale des dessinateurs des années 20 et 30, Evert Meulen a bénéficié en France de quelques pages de *Surprise*, mais les Belges et les Hollandais le connaissent bien, il était même illustrateur à *Télé Moustique*, à *Humo*, et il a glissé des BD dans le fanzine *Curiosity*, assez com par ailleurs. Si Disney vivait encore, il lui aurait fait un pont d'or, car Evert Meulen n'en est qu'au début de son travail, on sent d'avance tout ce qu'il va faire. Et ça va faire mal. De loin le meilleur.

- Chez Artefact, très beau A 4 *Comix* de Jean Caillon (ex. Ci-Git), un des meilleurs. Y a aussi le « Western fantastique » de Mako, à encourager bien que très décousu.

- Mobius-Jodorowski : « Les yeux du chat », que les Humano sortent pour lui, fidèles acheteurs. Eh ben, c'est le moment de rattrapper votre retard, parce que c'est très joli.

- Dernier Auclair en vente : « Mailis ». Ah ! Auclair...

- « Blondin & Girage » : C'est pas vrai, Dupuis les réédite, vive Dupuis ! Ça a pas mal vieilli, mais c'est du rétro très bandant quand même. Le père Jilly était décalé, mais si vous ne connaissez pas, ne vous attendez pas à Jerry Spring.

- Chez Glénat, qui publie plus vite que son ombre, un second « Submerman » de Pichard et Lob, toujours aussi bien ; le préféré finalement, le Pichard narrateur au Pichard obsédé, et il n'a jamais été aussi bon qu'avec Lob. Andréon ou encore quelqu'un qui ne veut pas que je cite son nom dans son propre journal. On trouve aussi un Le Rallie magnifique, « Le Fantôme à l'Eglantine » (avec Marijac, ça doit dater des années 1952, ils poursuivaient le signalier).

- Bretécher : « Les Frustrés » tome 3. Ceux qui crachent sur Claire sont des cons ; c'est pas une dessinatrice politicienne, mais quelle dessinatrice politique, non de Dieu ! Je veux dire dessinatrice populaire. Tant pis pour vous si vous ne pigez pas, Bretécher est un plaisir qu'on ne partage pas, on se le garde pour lire le soir.

- « Les cinq héros du Langya », la plus belle BD chinoise jamais vue en France, avec des couleurs comme vous n'en avez jamais imaginées. Histoire un peu conne, mais enfin... Auteur : Leou Tsi-kouei, il y aura toujours un bol de riz pour lui sur mon paillason.

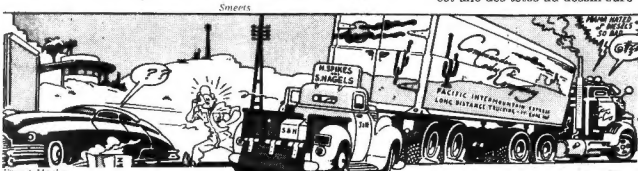
- Ah ! et puis bientôt des changements dans cette rubrique.



Peter Pontiac : C'est sa signature habituelle, mais il s'appelle Peter Pollmann. Lui aussi a bossé pour *Suck* (admirable journal, le seul journal de cul lisible de l'histoire, dont le responsable, Willem de Ridder, collabore à T.L.P.), et *Inkt*. Pontiac est aussi un dessinateur réaliste, obsédé par les ambiances violentes et sexuelles, très hell's angels-bas-fonds-trottoir. Son graphisme est dense, soigné, très impressionnant, ses nanas étonnantes et paumées, ses mecs sadiques et laids. Il y a un climat de bandage sans que ça en soit. Parfois malsain, il se dégage une grande liberté de ses bandes qui détonnent un peu au milieu du reste.

Marc Smeets : Vous avez tous vu ses crobarads façon Hergé, au point que c'en est énervant parfois. Artefact a édité en français le n° 15 de T.L.P. qu'il a entièrement réalisé (A 4 *Comix*). Il faut dire que c'est une entreprise de détournement assez costaud. Il a tout pigé d'Hergé et il l'enfoncé ça avec allégresse, créant son propre univers. Plus fort dans le crobarad que dans l'histoire achevée, c'est le dessin qu'on regarde plus que le récit. Ça lui manque un peu.

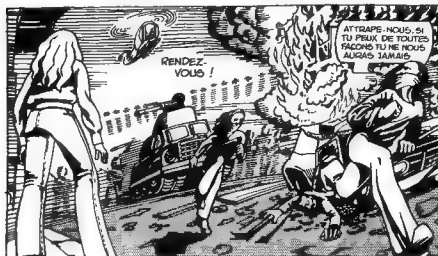
Joost Swarte : On termine par le plus connu chez nous, et l'un des meilleurs. Lui aussi, il ne déteste pas pervertir Hergé, Jacobs et aussi St-Ogan. On se souvient de ses histoires dans *Charlie*. A Paris, on s'arrache le disque des *Houseband Sympatico*, groupe pas terrible pour qui il a fait une pochette superbe. *Cocktail Comix*, *Real Free Press*, *Inkt*, *Wipe Out*, *Comix World*, Swarte est partout où c'est bon. Ses albums illustrés, *Les Papalagi*, ses sérigraphies qu'on s'arrache, pas de doute, Swarte est une des têtes du dessin euro-



Evert Meulen



Geradts



Pen Buchel



Pontiac

péen, ses amateurs ne se comptent plus. Il a une façon de raconter les histoires, une façon de les dessiner impassible, une façon de les insérer dans le quotidien très particulière, qui en font un témoin précieux pour son époque, et ceci plus que ses camarades. S'il ne devait y avoir que deux dessinateurs à découvrir en ce moment, c'est Swarte et Ever Meulen, mais courez-y, vous ne regretterez pas.

Vous allez me dire : je parle pas un mot de hollandais. O.K. jusqu'ici, vous aviez des excuses. Mais voilà qu'Artefact (encore eux) ont décidé d'introduire T.L.P. en France, puisque les grands éditeurs en sont incapables, ils sont tous occupés à découvrir Tardi qui n'a pas vraiment besoin qu'on le découvre une fois de plus, il aimerait bien prendre un week-end de temps en temps et relire Joost Swarte qu'il adore. Le tome 1, *Tante Leny Présente!*, est sorti il y a quelques mois, bien fait, dans le désordre, ce qui est dommage parce qu'on ne suivra pas l'évolution des mecs, mais enfin un bel album, préface de Willem. C'est dans la collection « La Tranche », célèbre pour *Best of le PMQANPPDQ* tome 1, dont le n° 2 est attendu. Autant dire qu'avec un choix pareil (deux revues en 3 ans), Artefact est décidément le meilleur éditeur sur le marché. Je trouve qu'ils devraient me payer un pot.

Théophraste Epistolier

PS : Signalons les quelques autres dessinateurs intéressants, mais moins réguliers dans T.P.L. : Alex, Armand, Jasch, Piet Dehaan, Kamagurka (bien connu de nos lecteurs) et l'étonnant Arno. Autre revue du groupe : *Modern Papier*, pas mal aussi.

Les anciens numéros de CHARLIE MENSUEL dont nous disposons sont les suivants

17 18 20 21 22 23 24 25 27 28 29 30 32 37
38 39 40 41 42 50 51 52 53 54 55 56 57 58
59 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70

ainsi que tous les numéros, du 71 à maintenant. Un petit passer commande aux tarifs suivants

N° 17 à 42 3,50 F

N° 50 à 54 3,50 F

N° 55 à 64 5 F

N° 65 à 74 6 F

N° 75 à 85 6 F

N° 90 à 111 6 F

à partir du n° 112 : 9 F

Règlement à l'ordre des Éditions du Square.

S.V.P.

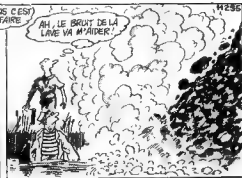
fosdyke saga

Bill Tidy

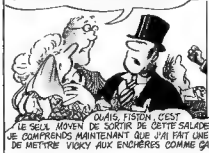
La famille Fosdyke s'est enrichie grâce à la trape et à l'opiniâtreté de ses membres.







TU VEUX QUE JE ME JETTE PARMI CETTE BAN-
DE DE FOUS FURIEUX DECHAÎNÉS ?



OUAIS, FISTON, C'EST
LE SEUL MOYEN DE SORTIR DE CETTE SALADE
JE COMPRENS MAINTENANT QUE J'AI FAIT UNE
ERREUR DE METTRE VICKY AUX ENCHÈRES COMME ÇA.

COMMENT AI-JE PU ÊTRE ASSEZ INSENSIBLE,
POUR DEMANDER À DES HOMMES DE SE BATTRE POUR
TOI SUR UN TERRAIN DE FOOTBALL... J'AI ÊTE IDIOT.



... ON AURAIT ATTIRÉ.

DES TYPES D'UN BIEN MEILLEUR MILIEU SI
LA BAGARRE AVAIT EU LIEU SUR UN TERRAIN
DE CROQUET !



H26D

TU M'ENTENDS, MON PETIT, AU MILIEU DU
VACARME DE TOUS CES TYPES EN TRAIN DE
S'ARRACHER LES OREILLES ?



JE VEUX QUE TU TE MARIES, VICKY.

MAIS JE ME RENDS COMPTE QUE CE N'EST PAS LA
BONNE FAÇON DE TE TROUVER UN MARI, EN TOUT
CAS UN QUI AIT TOUTES SES DENTS...



JE COMPRENS MAINTENANT QUE L'AMOUR SE RENCONTRE PAR HÂSARD.

H26I



VOILÀ L'HOMME !

COMMENT : VOILÀ
L'HOMME ?



JE L'AI SU TOUT DE SUITE, PÈRE.

JE NE VOIS PAS COMMENT IL EST PASSÉ COMME UNE
FUSÉE, COMPLETEMENT INCONSCIENT EN PLUS !



TU PERDS TON TEMPS, MA FILLE.

IL EST CERTAINEMENT
ALLÉ À LA SALLE DES ACCIDENTS
JE VAIS DEMANDER À UN DES
GENTILS SEQUEURISTES DE LA
CROIX-ROUGE.



ILS SONT ENTRÉS DANS LA COMPÉTITION AUSSI !

H27

QU'EST-CE QUI SE PASSE, PAPA ?



D'UN TYPE QUI L'A SURVILLÉ COMME
UNE BALLE DE TENNIS ELLE LE CHERCHE MAINTENANT
PARMI LES BLESSÉS

C'EST ÉVIDENT QU'ELLE N'ÉPOUSERA AUCUN DES
30.000 QUI SONT EN TRAIN DE SE BAGARRER DEHORS



ILS VONT NOUS METTRE EN
PIÈCES, MAIS SI TU RESTES LE SEUL SURVIVANT
DE CETTE BATAILLE...

TU NE POURRAS PAS TE MARIER AVEC TA
PROPRE SOEUR, ALORS ON ANNULE TOUT BRILLANT,
HEIN ?



FOUTA SES, FISTON, ILS NE FRAPPERAIENT
JAMAIS QUELQU'UN QUI PORTE DES LUNETTES.

H28A

VAS-Y, T'AS FORCÉ-ON COMPTE SUR TOI



JE ME DEMANDE CE QUE FAIT VICKY

OH, SIR JOS, IL Y A PRESQUE 75.000 HOMMES PAR TERRE
LES TOURNOIERS COMMENCENT À PONDRE, ALORS J'AI
FERMÉ L'ENTRÉE PRINCIPALE, NOTRE RECETTE
EST DE 2.500 !



VOUS AVEZ VU VICKY ?
ELLE CHERCHAIT... QUELQU'UN.

H28B

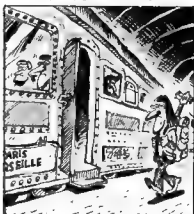
ELLE EST LÀ-BAS AVEC BERT RUMBOLD.



LE CHAMPION ANGLAIS DES POIDS LOURDS !

à suivre

histoire banale-vulgaire (SARALI)



Do it ! Bande de...

François Béranger, le chanteur qui se fâche tout rouge quand on lui dit qu'il est récupéré, a écrit en conclusion de sa chanson *La fille que j'aime* ces vers volontaristes :

*Que chacun prenne sa guitare
Et fasse sa propre chanson*

Remarquez bien qu'il n'a pas écrit ses propres chansons, mais sa. Faut pas pousser, quand même, hein ? Eh bien Béranger a été entendu puisque de plus en plus de gens, non seulement font leurs propres chansons, mais encore se font leur propre disque, dans leur petit coin, dans leur cambrousse, et se le vendent par leurs propres moyens, ne comptant que sur leurs seules forces et leurs seuls bras (comme disait le bienheureux président Mao aux manchots).

C'est le début de la vraie décentralisation. On connaît le cas des fanzines, des éditions « parallèles », pour ce qui est de la littérature. Mais un disque, tout de suite, ça paraît déjà plus monstrueux à cause de la technique. Pourtant, il n'y a pas de gros problèmes. Il suffit de se louer un petit studio d'enregistrement (il y en a au moins un de sympa dans chaque ville de moyenne importance - et petit studio ne veut pas dire petite technique) et d'y pousser ses chansonnettes avec sa guitare et éventuellement les copains qui auront bien voulu vous accompagner au biniou et à la poêle à frire...

Une vingtaine d'heures d'enregistrement pour vos douze chansons (vingt heures, ça paraît beaucoup, et en réalité c'est un tout petit minimum), le presage, le tirage, la pochette, ça

doit vous revenir à 12 000 F minimum, 15 000 F maxi (un million cinq, quoi) pour un premier tirage de 1000 exemplaires. Je dis bien 15 000 maxi au jour d'aujourd'hui, chiffre obtenu après tortures auprès d'un qui a réussi la manœuvre : tout chiffre supérieur serait à considérer comme une insulte ne méritant que porte claquée au nez...

Maintenant, calculez bien : chaque disque vous revient à 15 F. Vous le vendez (par correspondance et après chacun de vos passages dans une MJC, un cabaret, une fête PSU, etc.) 25 F (soit un tiers de moins qu'un 33 tours commercial), et ça vous fait déjà, en plus de la satisfaction d'être un artiste lancé dans le circuit marginal, un petit million ancien dans la poche. Pas tout à fait autant que ce que palpe Jacques Brel, mais vous avez moins de besoins, et puis aussi, soyons honnête, pas tout à fait autant de talent.

Un des premiers à s'être lancé bille en tête dans cette douce marginalité, c'est Morice Bénin, dont on a déjà causé en bien dans « Charlie ». Bénin est d'ailleurs le seul qui ait réussi à être un vrai professionnel de la marginalité, c'est-à-dire à être connu dans tout l'hexagone et pas seulement à 20 kms autour de sa carrée. Bénin et ses copains ont maintenant rôlé leurs circuits de vente par correspondance aux « chers amis, chers spectateurs, chers clients » (comme dit ce rigolo de Béranger qui n'arrête pas de venir se fourrer dans mes touches...). Il a sa « maison », « ABA » (B.P. 2, 09140, Seix), vous pouvez y commander son dernier disque, *Tu vois c'est que j'veux dire*, 25 F., c'est du bon boulot. Bien sûr, on aimerait que la prose racoleuse de Bénin soit un peu autre chose que ce genre de tartine : *Une grande maison près d'Avignon dans un hameau au milieu des vignobles et des fruitiers. Prise d'assaut par les yeux de Julie et la voix aiguë de Guy. Cardèche, le chien, s'émerveille... et gnagnagna, et gnagnagna, une confiture qui fera bien rire Anne Sylvestre. Mais on t'en veut pas pour ça, va !... Tu es meilleur dans tes chansons. Allez, salut, Morice Bénin !*

La Voulté. Il a tâté du Chaud Bizze et a eu bien des malheurs, qu'il m'a racontés devant une Gueuze et qui m'ont fait éclater en sanglots. L'an dernier, il a sorti son premier 33 tours tout seul comme un grand. Noirret a une grande admiration pour Fred, et on voit ça tout de suite en lisant le dos de sa pochette : *Si j'avais pu graver les sillons de ce disque au marteau et au burin, je l'aurais fait, ça m'aurait évité de donner des sous à quelqu'un qui vit de la musique sans en faire et puis c'aurait été vachement écologique, quoi qu'un peu laborieux, surtout pour les demi-tons. Le dièse et le bémol, c'est la croix du sculpteur de disques. Encore un petit métier qui se perd... Et il y en a des kilomètres comme ça.*

Pour ce qui est de ses chansons, et c'est bien là l'important, elles sont du genre acerbes, irrespectueuses (mais avec de la tendresse entre les bécarrées), vachement sympas, quoi. (Ça, c'est de la critique, les copains !). Techniquement, c'est très au point, et Noirret est accompagné par un bon ensemble guitare-percussions. Il chante son Pépé, qui pendant la guerre de 14 « s'est tenu à l'écart des marchands de mort subite », et le salue en ces termes : *J'espère qu'il a où tu es - Y'a du pastis au frais. Il chante aussi le Chili et, ça ferait plaisir à Gabu, se méfie de l'armée populaire autant que de l'autre : Si ça le chatouille - Il m'arrache les couilles - Aussi bien qu'un bourgeois. On commande son disque à « Croquemoune », diffusion service, 22 rue Félix-Delhasse, 1060 Bruxelles. Allez, salut, Michel Noirret !*

Marcel Vette est instituteur près de Grenoble. Il a commencé à faire des chansons pour et avec les gosses qu'il encadrait (Hou ! le vilain mot qui est venu sous mes



Jean-Pierre Suc



Michel Noirret

Michel Noirret, lui, vit en Belgique depuis 1969, bien que né à

touches...) en stages, puis s'est mis à composer pour tout le monde. Vette est très influencé par le folklore, il a des petits airs sautillants plus chiadés musicalement qu'on ne le croirait au premier abord, et une voix clairette à la Jacques Douai. Il a parfois tendance à verser dans la mièvrerie, mais d'autres fois c'est plus vigoureux, comme *Merde à Paris* :

*Au loin c'est Paris
Et ses fourmillières
Qui crache ses bruits
Et vend ses lumières
Sur son ennui
Fait ses profits
Sur son béton
Fait ses prisons
Tiens ! quelqu'un nous suit,
Merde à Paris !*

C'est le credo du provincial, quoi. Vette s'accompagne lui-même avec plusieurs instruments du terroir, comme le dulcimer : en s'enregistrant sur un multi pistes, pas de problème. (Disques Sonart, 10 chemin de la Pallud, 38700 La Tronche). Allez, salut, Marcel Vette.

Et il y en a d'autres, bien sûr. Des tas. Que je ne connais pas, et vous non plus. Alors vous savez pas ? Envoyez-moi vos disques, ça fera bien dans mes rayons, et pis on en causera dans « Charlie ». Par exemple, qu'est devenu Noël Delmat ? Je l'ai entendu chanter à un congrès Freinet à Clermont-Ferrand, il avait des chansons pour enfants fraîches et charmantes (encore un instit, sûrement) et d'autres plus dures, plus engagées, comme on dit. Tu me fais signe ? Et Hastier ? Hastier, lui, il n'a pas encore fait son disque, ce flémard. Tu veux que je te prête cent balles, pour commencer ? Il habite près d'Aix-en-Provence et fait des tas de tournées. Lui, je le connais bien puisqu'on a, comme on dit quand on craint pas le cliché bien saignant, usé nos fonds de

culotte sur les bancs du même lycée. Hastier a la particularité de s'accompagner au violon, c'est plutôt rare, et il ne se rattache à rien de connu, ce qui est encore plus rare - bien qu'on puisse trouver des parentés du côté de Boris Vian et de Bobby Lapointe. Ça vous classe un bonhomme, ça, non ? Cela dit, l'as encore du chemin à faire, Hastier. Un petit couplet pour le situer : *Quand j'étais petit - J'avais en poche - Une grosse tortue - Qu'était très mûche - Une p'tite copine - Et des galoches - Et le matin - Une tête de chien... Faut chanter ça sans reprendre son souffle... Salut, Delmat ; salut Hastier !*

Jean Pierre Suc, lui, était un pro, un vrai. Peintre et musicien (de jazz), venant du Languedoc, il a débarqué à Paris au début des années 50 et a débuté au « Cheval d'Or », avec Henry Serre. Suc et Serre, ça ne vous dit rien ? Puis Serre est devenu acteur (« Jules et Jim »), et Suc a continué tout seul, avant de se tuer, en 1960. Suc avait laissé une bande chez Philips, enregistrée en 59 et mise au rebut après sa mort. Son frère, boulanger, a eu l'heureuse idée de la récupérer et de sortir lui-même un premier disque de Jean-Pierre Suc. Il y a un ton Suc, inimitable et imprévisible : sa voix d'abord, chaude et rocailleuse ; sa musique surtout, très années 50, jazz hot, piano, percussions, enlevée comme c'est plus permis : ses textes enfin, qui semblent nager entre les nuages. Comme ça :

*Le visage d'Isabelle
Avait ce je-ne-sais-quoi
Qui fait qu'une guerison est belle
Quand elle a trouvée une noix...*
Ou comme ça :

*J'ai trouvé dans un œuf
Un cheveu blond un cheveu
vœuf
C'était dans ma quinzième année
Premier signe de volupté...*

Bien sûr, retranscrit comme ça, ça ne donne pas grand-chose. Mais commandez donc le 33 tours à : Charly Suc, 30220, St-Laurent d'Aigouze, B.P. 1. C'est 40 F port compris. Et toi, Charly, essaye de dégouter d'autres bandes du frangin. Allez, salut Jean-Pierre et Charly Suc !

Est-ce que vous savez qu'il existe une revue qui parle de

chansons ? Une, pas deux. Elle s'appelle, on vous le donne en mille, « Chanson ». C'est pas mal fait, il y a des critiques, des interviews, on cause aussi bien de l'aspect artistique que de l'aspect commercial, aussi bien du Chaud Bizz que du marginal (mais il y a encore un effort à faire de ce point de vue). Seulement, comme la chanson n'intéresse personne sauf les lecteurs de « Charlie », et encore, pas tous, « Chanson » bat un petit peu de l'aile. Alors un effort pour vous alimenter. C'est 60 F par an (10 numéros), 185 bis rue Ordener, 75018 Paris (CCP 31036 17 M La Source). Merci pour « Chanson ».

On termine triste triste sur Stéphane Golmann. Vous vous souvenez sans doute, bande d'ingrats, que mon dernier papier sur la chanson lui était consacré. J'y demandais au bon peuple de me donner de ses nouvelles. Le bon peuple a répondu massivement (quatre lettres et une carte postale, c'est plus que j'espérais, par les temps qui courent). Hélas, Stéphane Golmann est mort et bien mort, c'était en 74 à New York, dans un accident de baignoire. Il était dans la misère, ou presque, et aveugle, en plus. Wolinski, qui lit pardessus mon épaule, ricane : *Comme ça ou moins, il ne s'est pas vu mourir !* Wolinski, tu n'as pas plus de cœur qu'une pierre ponce. Bon, il faut se faire une raison, Golmann ne chantera plus ses ballades drôles, tristes, tendres, amères. Mais on l'avait fait taire bien avant sa mort. Peut-être qu'une maison un peu marginale voudrait rééditer ses disques ? Ça serait au moins une justice à lui rendre. Allez, salut, Stéphane Golmann. Et a un des ces quatre.

Andreven

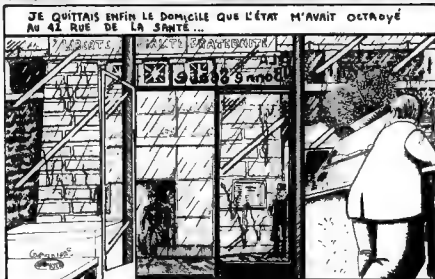
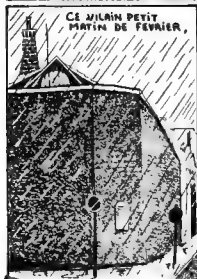


Marcel Vette



Hastier

CHANSONS À VOIRE...



TROIS ANS, UNE
"PEINE D'HOMMES"
TROIS ANS, C'EST CHEA
POUR UN CASSE, MAIS
ÇA COÛTE RIEN AUX
KEUPS. EN CRABANE,
C'EST COMNU, T'AS
TOUT TON TEMPS
POUR GAMBERGER,
ET ISABELLE,
DEPOIS PLUS DE SIX
MOIS, QUI NE VENAIT
PLUS À PARLOIR...





ENFIN! C'EST À PEU PRÈS
COMME ÇA QUE JE
REVOIS LA SCÈNE,
DANS CE RADE
POURRAI, DEVANT
CETTE TABLE
OÙ S'ACCUMULENT
LES VERRAS DEPUIS
PLUS DE DEUX
PLOMBES. PAS
BIEN GAI, LE
JOUA DE LA DELI-
VRANCE!
NI MONNAIE, NI
PROJET, PLUS
D'AMOUR, PLUS
D'GITE...

--- POUR MOI, LE RUSSBY, C'EST UN JEU DE JOYEUX JONÉ PAR DES GENTLEMEN ...

SAL VÔ PLÈ,
VA VOIR DANS
L'DÉSERT SI J'y
SUIS

HE, LE BOGMOUL,
FAIS PAS CHIER
LES CLIENTS!

SUPERCUPLE

RIEN N'EST À
TOI TU ME VAUX
PAS UN SEUL
CENTIME, TOUT
APPARTIÉNT
À LA SOCIÉTÉ
ANONYME...

SUR CES BONNES PAROLES, LA GÊRE AU BORD DES LÈVRES, J'AI SUBITEMENT DÉCIDÉ QU'IL ÉTAIT TEMPS DE RETROUVER LES VIEUX POTES, AUTANT PAR NOSTALGIE QUE POUR VOIR DE QUOI IL RETOURNAIT DE CE CÔTÉ-LÀ ...

Ballades pour un voyage

J'ÉTAIS MÊME ATTENDU SI TÔT, JE
PENSAIS BIEN LES SURPRENDRE
UN PEU. LE PLUS SURPRIS, ÇA A
ÉTÉ MARIORE : ILS ÉTAIENT MOITIÉ
MOINS NOMBREUX QU'AUPARAVANT.

TIENS, V'LA UN
REVENANT!

BEN ALORS, JEANNO
ÇA FAIT LONGTEMPS
QUE J'ATTENDS!

MERDE,
JEANNOT!

T'ONT ENFIN LAISSÉ
SORTIR, ILS ONT PA
PEUR!

EVERYBODY
IN ALL 'CELL BLO
WAS DANCIN'
THE JAIL HOUSE
ROCK...

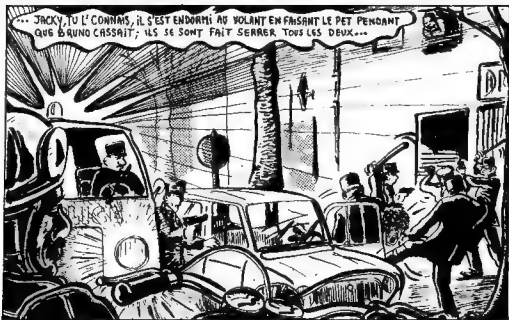
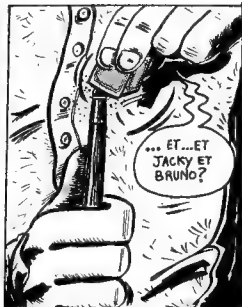
TOUT OUX LES GARS, ME
BROSQUEZ PAS, JE SUIS
ENCORE FRAGILE, JE
SORS À PEINE DE
CONVALO.

SI C'EST COMMEÇA, ON
VA ALLER S'ALLONGER
DERRIÈRE, ON SERA PLUS
À L'AISE POUR CAUSER.

PATRONNE,
VOUS NOUS
ALLUMEZ
LE BILLARD

... OÙ SONT LES
AUTRES ???

POUR PHIL, T'ES
PAS AU COURANT?
IL L'A GLISSÉE L'ÉTÉ
DERNIER....



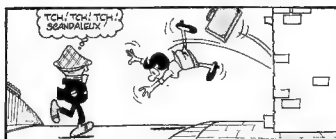


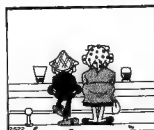
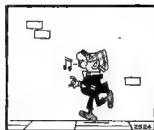
à suivre

andy capp

Smythe





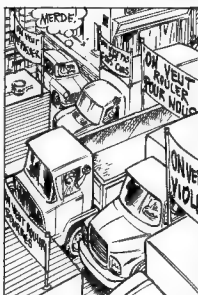




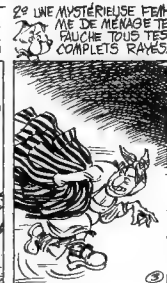
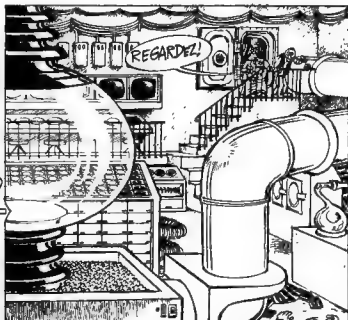
UNE ENQUÊTE DE:
NORBERT BEAUCOSTAR,
DU
COMMISSAIRE PECTEUR
ET DE L'
INSPECTEUR MISSAIRE



DANS LA BOMBE F







3° ON DÉCOUVRE UN CADAVRE PRÈS D'UN COMPLET SEMBLABLE À L'UN DES VÔTRES



C'EST LE PROFESSEUR BONNET, LE GRAND SAVANT ANARCHISTE ET COSTUMIER. MOI, C'EST JEAN TIPE ET, TAILLEUR DE MON ÉTAT, ET J'AI UNE RÉVÉLATION À FAIRE



NORMALEMENT, J'AURAIS DÙ SUIVRE LA FILLE ET JE SERAIS SÉQUESTRE. POUR TOUT LE MONDE, JE SERAIS EN FUITE APRÈS AVOIR COMMIS UN CRIME. QUI PEUT ME FAIRE ÇA? **MILLE VISAGES**



MILLE VISAGES DOIT VOULOIR ME COLLER BEAUCOUP DE CRIMES SUR LE DOS. IL A BESOIN DE TOUTE MA GARDEROBE



PERSONNE NE BOUGE!



COMMISSAIRE PECTEUR, JE SUPPOSE. VOUS NE SAVEZ RIEN, VOUS N'AVEZ RIEN VU, VOUS NE DIREZ RIEN. CETTE AFFAIRE DOIT RESTER **SUPER-SECRÈTE**



LE MONDE EST EN DANGER DE MORT



BONNET VENAIT D'INVENTER LA BOMBE À FLICS! UNE BOMBE ATOMIQUE QUI NE DÉSINTÈGRE QUE LES CORPS DE FLICS ET NE LAISSE INTACTS QUE LEURS COSTUMES.



QUAND ON A APPRIS ÇA, ON A ENVOYÉ L'UN DE NOUS, RAYMOND, LE DESCENDRE ET DETRUIRE LES PLANS, MAIS IL N'EST PAS REPARU. IL PEUT S'ÊTRE QUE DE **MILLE VISAGES**, L'ENNEMI JURE DE LA POLICE, QUI AURA PRIS L'APPARENCE DE RAYMOND POUR S'APPROPRIER LA BOMBE.



J'AI PERDU LA FILLE ET COINGÉDIE MA BONNE. ÇA SERA DURAILLE DE LE RETROUVER.



NORBERT BEAUCOSTAR, L'ENNEMI JURE DE **MILLE VISAGES**

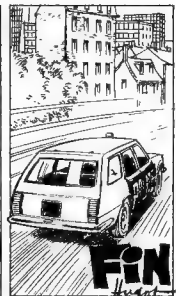


J'AI UNE RÉVÉLATION À FAIRE



VOICI COMMENT JE VOIS LA SCÈNE: RAYMOND VIENT DES CENDRES BONNET. CELUI-CI LE DEVINE ET LUI BALANCE UNE BOMBE À FLIC.

MAIS, ET ÇA NOUS LE SAVONS LA BOMBE N'EST PAS AU POINT. ELLE DÉTÉRIORE LÉGÈREMENT LES COSTUMES.



Les carnets français de la vraie beauté artistique

Les Erzurum, Tuz ou Zonguldak (1) de Mathieu.

Qui garde encore le souvenir des corps à corps du « Monsieur cent mille volts » de l'action-painting - c'est de l'artiste-peintre-académicien Georges Mathieu que je veux vous entretenir... Il exposait récemment, au Grand Palais, des toiles aux titres empanachés (« La Victoire de Denain », ...) où un lyrisme exultant peignait la toile comme la limonade un demi... Sans, d'ailleurs, offrir plus d'intérêt aux regards que n'en offre au palais le médiocre cocktail apprécié des vendeurs de Darty !

Mais à quoi bon vous déranger... Chaque fois que d'une pièce de dix balles vous faites l'aumône ou réglez un achat, la subtile gravure que vous tenez entre le pouce et l'index est de lui. Chaque fois que vous regardez le générique d'Antenne 2, le sigle aussi, c'est de lui.

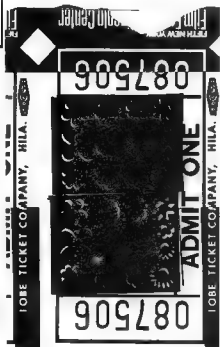
(1) Ce sont les titres de certaines toiles, noms de villes turques brossées avec maestria

30 années d'affiches américaines (1).

Parmi les expressions graphiques où se lisent la liberté et l'esprit de contestation d'un peuple, l'affiche, je crois, est significative comme est significative dans cette exposition la plénitude de l'expression de cette liberté aux États-Unis. Deux cent cinquante affiches dénoncent ou apportent leur soutien à tous les événements politiques et sociaux de ces trente dernières années.

Et rien, rien n'est laissé dans l'ombre. Écologie, drogue, guerres, élections, publicités et manifestes, tous ces thèmes-reflets d'une époque explosent ici avec violence, souvent non sans beauté. Ajoutons que beaucoup sont signées Jasper Johns, Roy Lichtenstein, Ben Shahn, Frank Stella ou Andy Warhol, et vous comprendrez que, comme on dit, c'est à ne pas manquer.

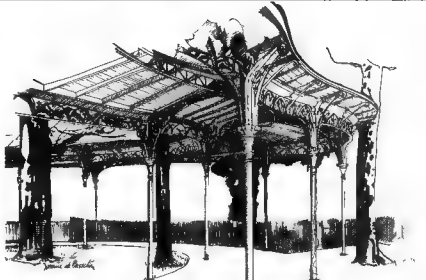
(1) Au musée des Arts décoratifs, rue de Rivoli



L'exquise architecture des villes thermales.



Sans avoir vraiment le charme « bon genre » et « lâche-cul » du petit lord Fauntleroy, enfant, j'étais néanmoins d'un commerce suffisamment agréable pour que le naturel commun aux dames d'un certain âge - je veux parler du maternel, bien sûr - revienne au galop et leur donnât mille et une raisons de me chérir. Voilà pourquoi, accompa-



gnant ma mère à sa cure vichyssoise, je passais le plus clair de mon temps dans la rondeur parfumée de bras féminins. Appuyé, pressé, devrais je dire, à des balcons mammalro-byzantins, sensuelle initiation à l'architecture, cette fois romano-byzantine, du dôme bulbeux dessiné par Charles Le Cœur pour la Compagnie Fermière. Du haut de ces obser-

vatoires privilégiés, je pouvais, bambin-porté, comme l'enfante, parcourir à loisir et sans trop de fatigue la lumière glauque des couloirs de l'établissement thermal, pénétrant ça et là l'intimité florale de salles de bains d'un luxe extrême et ensuite me rendre, dans la grâce des galeries, au drink-hall du pavillon des sources pour boire un pichet

d'eau minérale. Depuis, et parce que, comme André Fermigier, je pense que Vichy est ce que le XIX^e siècle nous a laissé de plus accompli, j'y suis retourné. Le goût d'alors et régnant de l'éclectisme convenait à merveille au souci des amateurs d'eaux mais aussi de plaisirs. Même sans le besoin de soulager d'hépatiques engorgements, il est important d'aller y goûter l'urbanisation singulière d'une société. De la chavannesque pâleur des fresques d'Osbert à la polychromie des grès flamés de Bigot et Roussel qu'environnent le lacs des parcs et des allées, du front imposant des hôtels à la légèreté métallique des petits pavillons disséminés, Vichy, en effet, est une fête. Aussi bien, maintenant que voici enfin revenu l'été, si d'aventure vous descendiez dans un quelconque Midi, ne manquez pas de détourner votre route par Vichy.

Allons nous promener aux Invalides...

Je ne vous ferai pas l'injure de vouloir vous parler des Invalides dans ces « Carnets » ! La façade, côté esplanade, et la cour d'honneur sont pour moi le plus bel ensemble et, sans doute, le plus beau monument de Paris, sinon un des dix parmi les plus admirables de notre monde occidental (1)... Libéral Bruant (2), merci ! Il n'est pas un jour où la rigueur superbe de ton architecture ne ravisse ma vue toujours éblouie et, souvent, bravant les embouteillages, je fais un détour afin que, à mon calendrier de la beauté, il n'en manque pas un !

Non, mon propos - parce que je ne doute pas qu'il en va de même pour vous - est de vous faire découvrir, sous les combles de cet édifice, le musée des Plans-Reliefs. Passés, dans votre ascension, de remarquables pistolets « Wendeaustrobre », dépassés les trois chapeaux de l'Empereur - et j'en passe - vous le découvrirez au quatrième étage, où personne ne va jamais.

Mais, comme se plaisait à interroger le regretté maréchal Foch, de quoi s'agit-il ? Il s'agit d'une collection (unique au monde) d'une centaine de maquettes de villes et de places fortes françaises et étrangères, de 1668 à 1870, intéressant la fortification, l'architecture et l'urbanisme. Outre le fait que vous re trouverez aisément vos séjours de vacances (les maquettes sont immenses) ou vos villes natales (je pense plus particulièrement aux Lorrains et aux Flamands), est-il nécessaire de vous expli-

quer le capital intérêt que vous retirerez d'une telle visite à Vauhan ?

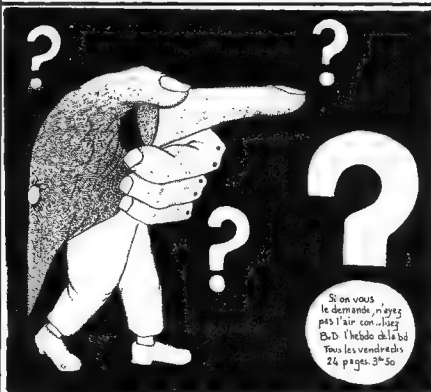
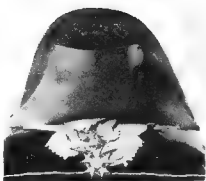
(1) Il est d'ailleurs fréquenté par le plus grand nombre d'étrangers. Et si, le tombeau de l'Empereur pèrce une bien naturelle et première fascination, je doute qu'après une visite à la cour d'honneur, ceux-là ne soient davantage conquis par celle-ci. En outre, cet ensemble muséal est un des rares à ne pas être défectueux, il gagne de l'argent, et beaucoup !

(2) C'est à dessein que je le cite Libéral Bruant, est trop souvent oublié au profit de J. Hardouin-Mansart, architecte du seul Dôme des Invalides.

(3) Pistolets allemands du milieu du XVIII^e. Les premiers

Jean-Marie de Busscher

MUSEE DE L'ARMEE

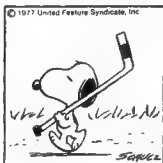


Si on vous le demande, n'ayez pas l'air con... lisez B.D. l'hebdo de la bd Tous les vendredis 24 pages, 3^e So

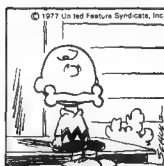
peanuts

Charles M. Schulz









What's up doc?

La scabreuse vérité sur la fin des Fleischer Studios

Il y a deux ans de ça, dans le numéro 89 de « Charlie », on avait raconté l'épopée des frères Fleischer, les créateurs de l'explosive *Betty Boop* (Rivore, arrête de baver sur les photos !). La fin de leur carrière était rapidement évoquée : « Max et Dave Fleischer ne pouvaient plus se voir, la Paramount les vira », écrivait-on en substance. Depuis, un superbe bouquin est paru : « The Fleischer Story », par Leslie Cabarga. On vous en a causé et dit tout le bien qu'on en pensait. Mais Cabarga n'avait pas tout dit dans ce livre, et notamment la sordide vérité sur la fin des studios Fleischer. Il a publié ensuite, à compte d'auteur, quelques feuillets polycopiés intitulés « The Untold Fleischer Story » qui dévoilent des faits inattendus !

Journalistes avides de scandale, nous avons voulu en savoir plus et nous avons interviewé Leslie Cabarga (1), qui a encore fait quelques révélations (la plupart sont invérifiables, il l'avoue lui-même...).

Révélation !

Avant de passer aux détails croustillants, résumons rapidement la carrière des Fleischer Brothers pour les lecteurs qui prennent la rubrique en marche. Ils étaient cinq, Max, Dave, Louis, Joe et Charles. Les deux premiers surtout vont jouer un rôle important dans cette histoire. En 1915, Max inventa le rotoscope, un appareil qui permet de retranscrire les mouvements d'un acteur en dessin animé. Il réalisa alors un premier film, *Koko le Clown*. J.R. Bray, des studios Paramount, engagea les Fleischer. Ceux-ci réalisèrent plusieurs courts métrages avec succès, quittèrent la Paramount, fondèrent leur propre studio, puis réintégrèrent le giron de la Paramount en

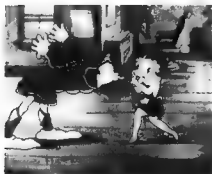


1927. Vers 1930, ils créèrent la fabuleuse *Betty Boop*. En 1933, ce fut l'adaptation en dessin animé de *Popeye*, le héros de Segar. Quatre ans plus tard, une grève éclata aux studios. Le conflit s'éternisa, Max et Dave refusant de négocier. Ils décidèrent alors de déménager les studios, et quittèrent New York pour la Floride. Avec l'aide de la Paramount, ils firent construire des studios ultra-modernes à Miami. En 1939, ils se lancèrent dans la réalisation d'un long métrage, *Gulliver's Travel*, pour concurrencer Disney qui venait de sortir *Blanche-Neige*. En 1941, leur deuxième long métrage, *M. Bug Goes To Town*, ne remporta aucun succès. Et c'est là que s'inscrivent les faits qui nous intéressent : le torchon brûlait entre Max et Dave Fleischer. Ils ne pouvaient plus s'encadrer et passaient leur temps à s'engueuler sur l'orientation à donner aux studios. Leurs personnalités respectives envenimaient les choses. Il faut dire que Max avait tendance à tirer la couverture à lui. Il aurait voulu user des mêmes méthodes que Disney : imprimer son nom sur tout ce qui sortait des studios. Certes, Max Fleischer jouait un rôle important dans la conception des films. S'occupait essentiellement de la qualité graphique et artistique, de la manière dont tel ou tel plan devait être tourné. Dave, lui, était le gagman indispensable au contenu humoristique des films. En fait, l'un et l'autre se complétaient, et leur importance était égale.

Cependant, tandis que les deux frères se querellaient, la Paramount leur préparait un tour de cochon : ses dirigeants avaient décidé de se débarrasser d'eux... Le dernier long métrage était un échec commercial, et la Paramount estimait les Fleischer incapables de concurrencer Disney sur son terrain. De plus, la Guerre Mondiale privait l'industrie cinématographique des marchés d'Europe et d'Asie. La Paramount alla jusqu'à dire à Max que ses cartoons ne lui rapportaient pas un rond et qu'elle ne conservait les studios Fleischer qu'à titre de service public pour les gosses !

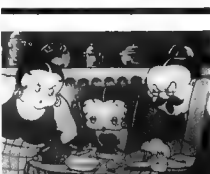
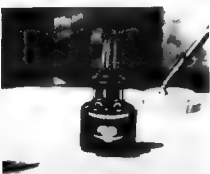
Parano ! Menaces de mort !

Pour se séparer des Fleischer, les pontes de la Paramount usè-



rent des stratagèmes les plus divers. L'anecdote suivante en donne une idée : près des studios de Miami habitait un flic de la brigade des mœurs dont la tâche consistait à arrêter les tenanciers des bordels et des « porn-houses ». Mais ses collègues de la police étaient tous soudoyés par les maquereaux et voyaient d'un sale œil leur confrère trop zélé leur casser la baraque. Les flics mi-poulet mi-poisson se ligurèrent contre lui, et payèrent un toubib peu scrupuleux qui déclara fou l'incorruptible et l'envoya en maison de repos. Les directeurs de la Paramount menacèrent Dave d'employer le même procédé pour le faire enfermer s'il ne quittait pas les studios. Ils n'étaient d'ailleurs pas les seuls à essayer de faire passer Dave pour dingy. Richard Fleischer (2), le fils de Max, voulut lui faire subir le test de Roschach (3) ; « Pour qui me prends-tu », s'écria Dave, « j'ai compris ta combine ! » Evidemment, le pauvre Dave devint complètement paranoïaque. Un jour, il s'enfuit précipitamment de Miami pour une raison restée inconnue. Il sauta dans le premier avion en partance pour New York et, afin que sa femme ne puisse pas le repérer sur la liste des passagers, il donna un faux nom : « Lipschultz » !... N'importe qui d'autre aurait choisi « Smith », mais Dave était un gagman impénitent ! Et « M. Lipschultz », alias Dave Fleischer, s'envola donc pour New York. A une escale, alors qu'il lisait un magazine dans le hall de l'aérogare, un type lui tapa sur l'épaule : « Bonjour, M. Fleischer, vous vous souvenez de moi ? » C'était un animateur qui avait travaillé aux studios deux ans auparavant. Dave, se croyant découvert et traqué, sursauta, lâcha un « Fuck you ! » et s'enfuit à toutes jambes !

Les huiles de la Paramount n'étaient pas à bout d'arguments choc : ils emmenèrent Max et Dave en promenade nautique et menacèrent de couler le bateau s'ils s'obstinaient à refuser d'abandonner les studios. Une autre fois, ils essayèrent de les compromettre avec des prostituées. Paramount envisagea même le meurtre de Dave Fleischer ! Elle n'était d'ailleurs pas la seule à caresser ce projet : on murmure que, de leur côté, la femme de Max, Essie, et son fils Richard auraient songé à payer un tueur pour abattre Dave !

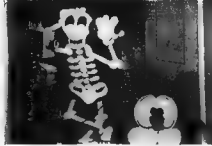
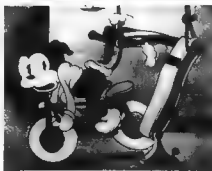


Stupre ! Scandale !

Mais, finalement, le moyen le plus efficace de se débarrasser des deux frères s'avéra être la zizanie. Les responsables de Paramount s'ingénierent à attiser la brouille entre Max et Dave. Ce dernier couchait avec sa secrétaire, c'était de notoriété publique et d'ailleurs il ne s'en cachait pas. La Paramount déclara que de tels agissements salissaient la réputation des studios et elle en profita pour monter Max contre son frère.

Tour à tour, Max et Dave venaient pleurer dans le gilet des pontes de la Paramount : « Max fout votre argent en l'air », râlait Dave, « il a investi un million de dollars dans un système pour produire de l'électricité à partir des marées, système qui ne marchera jamais ! » Max, de son côté, leur envoyait un télégramme : « Je ne peux plus travailler avec Dave, il me rend la vie impossible ». Les directeurs de la Paramount tenaient enfin leur prétexte. « O.K. », dirent-ils, « si vous ne pouvez plus bosser ensemble, vous ne ferez plus rien de bon, alors vous êtes congédiés ! ». Et la Paramount vira les frères Fleischer et fit main basse sur les studios de Miami. Légèrement, elle n'en avait pas le droit. Certes, elle avait prêté plusieurs millions de dollars à Max pour la construction des studios, mais il était convenu qu'il rembourserait en dix ans. Or, il y avait moins de quatre ans d'écoulés. On peut se demander pourquoi Max ne traîna pas immédiatement la Paramount en justice. Certains disent qu'il ne voulait pas causer de tort à son beau-fils, que la Paramount avait mis à la tête des studios ; selon d'autres, c'est tout simplement parce que Max était écorché et qu'il ne voulait qu'une chose : oublier tout ce sale fourbi.

Sept ans plus tard, il se décida pourtant à porter l'affaire devant un tribunal. Mais la Cour estima qu'il était trop tard, que la Paramount avait effectué trop d'aménagements, investi trop d'argent dans les studios pendant ces sept années, et que, par conséquent, Max ne pouvait pas rentrer en possession de ceux-ci. Max Fleischer perdit donc son procès et ne toucha pas un sou des royalties que la Paramount aurait dû lui verser sur les cartoons qu'elle continuait à exploi-



ter. Quant à Dave, Max ne lui adressa plus jamais la parole de sa vie...

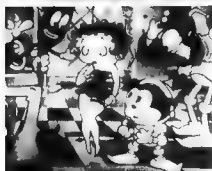
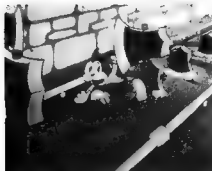
That's all, folks !

Rivoire et Carret

(1) Interview parue intégralement dans « Fantasmagorie », revue du film d'animation.

(2) Aujourd'hui réalisateur à Hollywood... L'énarrable « Tora ! Tora ! Tora ! », c'est lui !

(3) Test psychologique à base de taches d'encre que le sujet interprète à sa fantaisie

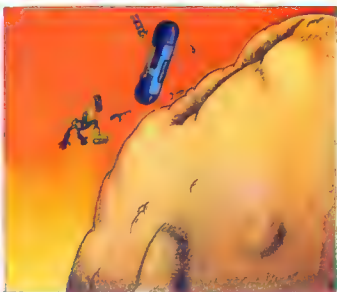




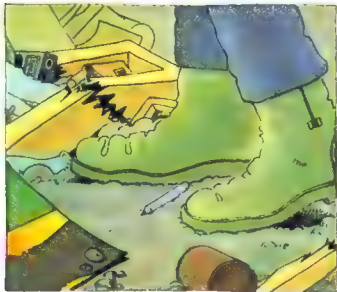
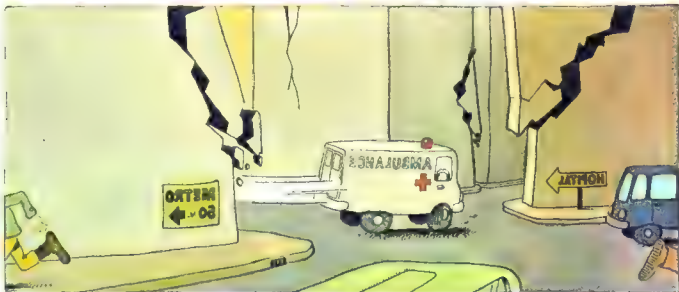
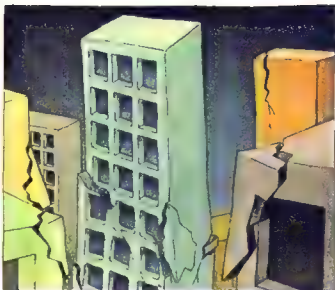
ILS M'ONT VIRÉE DU LYCÉE, ET PUIS DU COLLÈGE TECHNIQUE...
ILS M'ONT VIRÉE DE L'USINE APRÈS 15 JOURS, JE METTAIS DES
CLOUS DANS DES BOTTES EN PLASTIQUE, ON TRAVAILLAIT AUX
PIÈCES, J'AVAIS PAS LA CADENCE...
ILS M'ONT VIRÉE DU MAGASIN DE PAPIERS PEINTS, J'COUBLAIS
DE NOTER LES COMMANDES ET LES CLIENTS GUÉLLAIENT,
SURTOUT UN ARCHITECTE, QUI AVAIT UN GÔUT DE CHIOTTE!
ILS M'ONT VIRÉE DE L'ATELIER OÙ ON VIDAIT ET EMMAIL-
LOIT LES POULETS... ÇA ME FAISAIT VOMIR...
J'AI VOULU MILITER DANS UN PARTI D'AVANT-GARDE MAIS
J'AVAIS TROP DE PROBLÈMES, LES CAMARADES ME FAI-
SAIENT LA GUEULE...
MAINTENANT, TOUT ÇA C'EST FINI... J'AI PAS DE REGRETS ET
PAS DE RANCUNE... J'AI LAISSÉ UNE LETTRE SUR LA TABLE
POUR EXPLIQUER TOUT ÇA...

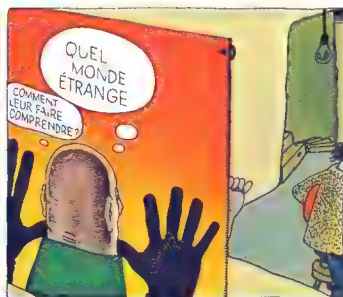




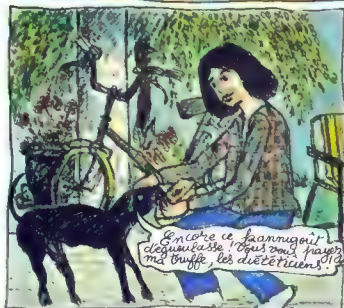
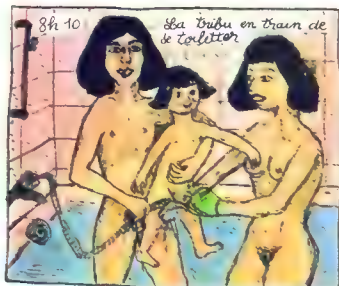




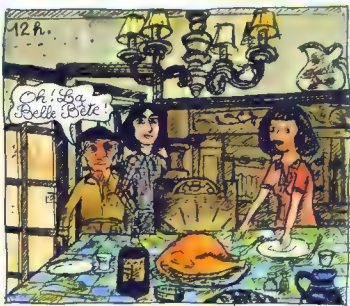
















« Bonne nuit... heu... »



« Bonne nuit mon bébé »

« Wilhelm Busch, art mineur : je rigole ! Que les apposeurs d'étiquettes me montrent de l'art "maître", je veux voir la différence... Les savoureuses brochantes poétiques que je glane à la lecture des bandes de Him Deitch me sont infiniment plus précieuses que toutes les foutaises littéraires consacrées par l'intelligentsia. La langue de Clay Wilson est

aussi charnue que celle de Pradelaire. Je ne mets pas la G.D. sur un piedestal, je n'aime pas ces controverses entretenues par des p'tits cons qui se plaisent à considérer tel moyen d'expression supérieur à tel autre, plus "noble", etc... Ce n'est pas le moyen qui importe, c'est l'expression. »

« Parle pas tant mon gars, et va bosser ! »



« Ça va ? Se mec fil-mat' pignard les belugas dans le chenal, et voilà une énorme baleine franchie qui se radine à l'autre bout à petite vapeur, face à lui... c'est dingue ! »

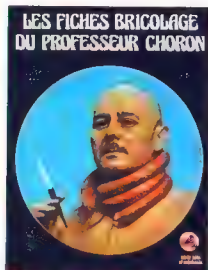
« C'est beau ! »



« D'importantes forces de police quadrillent le quartier. De son côté, le commando terroriste s'est retranché dans le métro, menaçant d'extorquer des otages si... »



LIVRES BÊTES ET MÉCHANTS ALBUMS CHARLIE. En vente partout.



LE BAL

TEXTE TH. GANARD
DESSIN F. REYTIER

LE LIED DES ENFANTS MORTS DE GUSTAV MALHER DANS UN BAL.

DU MALHER... CES GENS ONT DES GOÛTS BIZARRES, OU BIEN LEUR SENS DE L'HUMOUR EST DU NIVEAU LE PLUS ÉLEVÉ. QUOIQU'IL EN SOIT, IL DOIT ÊTRE BIEN DIFFICILE DE DANSER SUR CETTE MUSIQUE.



LA CARTE QUE JE REÇUS PORTAIT ENTRE AUTRES L'INDICATION SUIVANTE : BAL MASQUÉ. OR, CE SOIR-LÀ, JE NE VIS QUE DES VISAGES NORMALEMENT MAQUILLÉS ET DES COSTUMES, QUOIQUE FORT SOMBREUX, NE SORTANT PAS DE L'ORDINAIRE.



AUSSI ME SENTIS -JE PASSABLEMENT RIDICULE LORSQUE JE ME TROUVAI AU MILIEU DE TOUT CE MONDE AVEC MON LOUP SUR LA FIGURE. JE LE QUITTAI LE PLUS DISCRÈTEMENT POSSIBLE ET BÉNIS LA PROVIDENCE D'AVOIR FAIT EN SORTE QUE MA SEMAINE CHARGÉE NE M'ÊT PAS PERMIS DE CONFECTIONNER UN TRAVESTI.



JE NE CONNAISSAIS PAS PERSONNELLEMENT LE COMTE, MAIS LE JEU DES RELATIONS FAISAIT QU'IL M'ARRIVAIT D'ÊTRE L'INVITÉ DE TELLE OU TELLE FESTIVITÉ ; AUSSI AVAIS-JE DÛ FAIRE UN QUIPROQUO RELATIF À MES CARTES D'INVITATION.



MAIS CE NE FUT PAS LÀ MA SEULE GÊNE CAR JE M'APERÇUS RAPIDEMENT QU'IL N'Y AVAIT PERSONNE DE MA CONNAISSANCE DANS CE BAL.



CEPENDANT, N'ÉTANT PAS D'UN NATUREL ANXIÉUX, J'OUBLIAI MES DÉSAGRÉABLES SURPRISES ET PRIS PART À LA FÊTE AVEC LA MEILLEURE HUMEUR POSSIBLE.



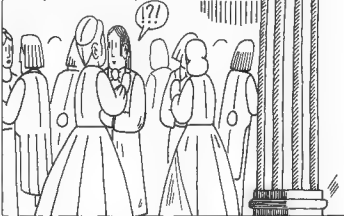
JE CROIS MÊME QUE J'ÉTAIS DE TROP BONNE HUMEUR ET QUE MA PERSONNE TRANCHAIT LÉGÈREMENT SUR L'AMBIANCE QUELQUE PEU STATIQUE DE L'ASSEMBLÉE.



J'INVITAI À DANSER UN GRAND NOMBRE DE DAMES AU TEINT PÂLE ; J'ADORE LA VALSE ET LES QUELQUES AIRS DE JOHANN STRAUSS ME RAVISSAIENT. MAIS JE REMARQUAI QUE LES RIRES ÉTAIENT INEXISTANTS ET CE BAL AVAIT QUELQUE CHOSE DE MOROSE.



SANS TROP ME PRÉOCCUPER DE L'AMBIANCE JE TOURNAIS AVEC MA CAVALIÈRE (AU COURS DE LA SOIRÉE, J'AVAIS FAIT LA CONNAISSANCE D'UNE JEUNE DAME AVEC QUI JE DANSAI LE PLUS FRÉQUEMMENT POSSIBLE) LORSQUE LA MUSIQUE SE BRISA NET.



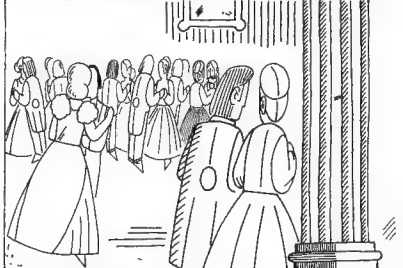
UN JEUNE HOMME MONTA SUR UNE TABLE, SALUA L'ASSEMBLÉE, TOUSSA UNE OU DEUX FOIS, PUIS, PRENANT POSTURE, CLAMA QUELQUES VERS.



LÀ, POUR LE COUP, JE M'INQUÉTAI, ET JE PRÉCISÉ QU'IL FUT FORT APPLAUDI.



BIENTÔT, ELLE ME FIT PART DE SON DÉSIR DE QUITTER
LE BAL. JE ME PROPOSAI DONC DE LA RACCOMPAGNER CHEZ ELLE.



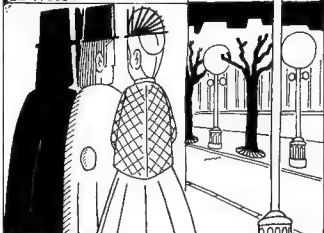
LA NUIT ÉTAIT NOIRE MAIS DÉJÀ L'AUBE
S'ANNONÇAIT; LES PLEURS DE L'AIR PERLAIENT
DANS L'AURÉOLE DES LAMPAIRES.



NOUS MARCHÂMES SANS UN DIRE; ET PUIS
ET PUIS LES PREMIERS MOTS SORTIRENT.



CE FUT ALORS UN TORRENT DE QUESTIONS, DE RÉ-
PONSES, DE MOTS QUI DÉFILAIENT, S'ENCHEVÊTRAIENT
ET S'ENFUYAIENT PAR LE VENT DANS LES RUES
DE PARIS.



NOUS PARLONS AINSI, MAIS
J'AIMERAIS VOIR VOTRE VISAGE.
RETIRONS NOS MASQUES.

NOS MASQUES? EH BIEN OUI, CHER
MONSIEUR, NOS
MASQUES.
MAIS, PAR LE DIABLE
QUE DITES-VOUS?



ELLE RETIRA SON VISAGE. UN
CRI DÉCHIRA MA POITRINE.



C'ÉTAIT BIEN UN BAL MASQUÉ.
LE BAL DES GENS SANS VISAGE.



D'APRÈS "IMPRESSIONS SUR MAHAR"
DE TH. GARNIER. SCÉN. & DESSIN DE P. REYTERNOU ??

Faits divers

C'était il y a quatre ans. Par une chaude soirée d'été. Entre Marseille et Cassis. Près d'un petit port situé au fond d'une calanque. Sur une plage minuscule. Un coin de rêve pour deux campeuses belges habituées à la grisaille de Bruxelles.

Anne et Aracelli déchargent leur matériel de camping et commencent à planter leur tente. Quelques campeurs en ont fait autant, de l'autre côté de la plage. Mais l'endroit est calme, voire même assez désert. C'est ce qui leur plaît.

Les deux jeunes femmes s'installent, imaginant leur séjour dans cette merveilleuse calanque. Se baigner, rire, chanter. Faire ce qu'elles aiment, loin des estivants qui viennent s'entasser sur la côte méditerranéenne.

Seules, elles ne le resteront pas longtemps. Une ombre s'approche de la tente : un garçon du pays cherche à les draguer. Deux belles filles sur une plage isolée, quelle aubaine ! Deux étrangères qui n'attendent que cela, un homme qui s'occupe d'elles. Pour lui, c'est un coup facile. Elles vont lui tomber dans les bras. Comme toutes les filles, d'ailleurs ! Anne et Aracelli le voient venir avec ses airs de petit tombeur minable. Elles repoussent ses avances, se moquent même de lui, le chassent. Le beau Serge n'est pas habitué à être rembarré de la sorte par les femmes. Il les injurie en leur tournant le dos. Il rentre chez lui, honteux de ce qui vient de se passer. Les deux jeunes filles l'oublient vite. Elles s'aiment depuis plusieurs mois et veulent goûter ensemble ces premières vacances loin de Bruxelles. Leur installation terminée, elles se couchent. Nues sous leur duvet. Il est 21 heures. Elles se disent bonsoir et sont heureuses.

Pendant ce temps, devant un programme de télévision qui ne le passionne guère, Serge rumine sa vengeance.

Quatre heures plus tard, les deux campeuses seront rouées de coups et violées par leur dragueur et deux copains. Elles ont payé, ces bêteuses, pour avoir refusé les avances du beau Serge. Une femme, ça ne refuse pas. Elles doivent le savoir. C'est comme ça dans la région.

Le 3 mai dernier, les trois compères étaient derrière le banc des accusés dans le tribunal de la cour d'Assises d'Aix-en-Provence, entourés de gendarmes. Derrière le banc de la partie civile se tenaient Anne et Aracelli, au terme d'une lutte engagée quatre ans plus tôt. Dans le public, des femmes, nombreuses, très nombreuses. Et une avocate de choc pour les soutenir et les défendre, la présidente de « Choisir », Gisèle Halimi.

La presse du coin soupçonne encore les deux campeuses - les belges - qui n'ont pas eu peur

POUR DES CHANSONS DE FEMMES

*C'est moi la femme,
C'est moi la mère,
L'ouvrière de l'enfement,
C'est nous les prisonnières du foyer,
Servir l'Etat-géolier est notre destinée.*

*C'est moi la femme, moi la matresse,
C'est moi l'éternel objet de son plaisir,
C'est nous les marchandises du désir,
Servir l'Etat barbeau est notre destinée.*

*C'est moi la femme, la travailleuse,
Dernière embauchée, première licenciée,
C'est nous les pions de l'échiquier économique,
Servir l'Etat-patron est notre destinée.*

Les femmes chantent leurs luttes. Quinze d'entre elles, des Marseillaises, ni techniciennes ni spécialistes de la chanson, ont réalisé un disque 33 tours, le premier enregistré par un collectif de femmes. Les onze chansons qui le composent appellent les femmes à combattre le viol, les mauvaises conditions de travail, leur enfermement au foyer, à lutter pour la libre disposition de leur corps. Onze chansons que l'on écoute et réécoute avec émotion. Une belle réussite.

« Pour des chansons de femmes », 30 F, dans toutes les librairies de femmes.

de planter leur tente dans un endroit désert et isolé (et qui dorment nues), d'avoir été consentantes. Elle semble même s'apitoyer sur le sort de ces trois gosses du pays, plus bêtes que méchants après tout.

Anne et Aracelli auront attendu quatre années pour entendre prononcer le verdict de la cour d'Assises d'Aix-en-Provence :

six ans de réclusion criminelle pour Serge, quatre pour ses deux complices. En les violent, Serge pensait se venger. Seront-elles vengées, elles, les deux victimes, devenues pour certains des coupables ?

Mais écoutons encore le président du tribunal : « Les jurés ont accordé les circonstances atténuantes aux trois condamnés ».

J'ai connu Anne et Aracelli. Je les ai écoutées raconter les faits, se souvenir des menaces de mort, de la brutalité de leurs agresseurs, des propos vulgaires, de cette nuit qu'elles n'oublieront jamais. J'ai suivi leur long combat, leurs angoisses, leur désespoir parfois.

Après le viol...

Anne, révoltée par ce qui venait de se passer en cette nuit de juillet, a entraîné Aracelli, sa compagne, à la gendarmerie. Elle ont dénoncé le viol odieux devant la police, avant de le dénoncer devant les militantes féministes grâce à une rencontre fortuite avec la féministe américaine Diane Russell. Elles ont été les premières à parler. Après elles, d'autres ont osé. « Nous nous sommes senties tellement exilées, pendant une certaine période », me disait Anne. « Nous pensons à la solitude de toutes celles qui sont violées. »

C'est bien pour cela, pour faire prendre conscience aux femmes qu'elles ne doivent pas subir et se taire, pour montrer que le viol est un crime contre les femmes et qu'il doit être reconnu comme tel qu'elles ont décidé d'aller au bout de leur lutte.

Etre violée, cela veut dire être, pendant des années, peut-être pour toujours, en proie à la peur, à l'insécurité. « Nous n'osions plus sortir », raconte Aracelli. « Nous évitions systématiquement toute présence masculine. Pendant plus d'un an, il nous a été impossible de relater le viol devant un homme ». Cela veut dire aussi les mesquineries, les humiliations. Anne, enseignante dans un collège de jeunes filles, a été appelée par le bourgmestre de la ville et sommée d'accepter la mutation qu'il lui proposait. « Vous allez dépeupler toutes les écoles de la ville, avec votre histoire », lui avait-il lancé au visage. Des parents d'élèves et des professeurs lui avaient écrit pour lui demander d'intervenir

au plus vite. « Ils ont attaqué ma liberté », se souvient Anne, « la vie que j'avais choisie, avec qui je voulais. A mon grand réconfort, pas une de mes élèves n'a pris parti contre moi. Bien au contraire. Certains professeurs sont restés sympathisants. Alors pourquoi accepter une mutation pour que tout recommence ailleurs ? »

Quelle injustice ont-elles dû ressentir ! Quelle amertume a dû envahir les deux amies en entendant parler des « circonstances atténuantes » !

Le doute n'a pas été complètement levé. Le premier interrogatoire enregistré par une femme-juge d'instruction - une femme traître à la cause des femmes, une femme judas - a littéralement transformé leur récit. C'est si difficile de ne pas tomber dans le piège des mots, si difficile de trouver les mots justes pour se faire comprendre, sans arrière-pensée. Si difficile de relater les détails de tels faits.

Ont-elles été meurtries ? Qui, de la Cour ou des jurés, en majorité des hommes, bien sûr, s'est posé cette question ? Pas un sans doute. En revanche, ils se sont tous demandé si elles étaient consentantes. Ou, du moins, si elles n'en avaient pas profité un peu.

A chaque procès, c'est la même atmosphère lourde, les mêmes questions posées. La victime devient coupable, Anne et Aracelli comme Violette et les autres. Malgré l'action engagée par les féministes depuis quatre ans, seule la résistance jusqu'à la mort peut lever, encore aujourd'hui, toute suspicion sur le comportement des victimes.

Anne et Aracelli, mes amies, seriez-vous coupables de vivre ?

Maryse Wolinski

Directeur de la publication :

Georges Bernier.

Age tulaire : Cavanna.

Rédacteur en chef : Wolinski

Bras droit : Blandine

Expion : Willem.

Éditions du Square, s.a.r.l. capital de 250 000 F.

Siège social : 10, rue des Trois Portes,

75004 Paris. Téléphone : 329.74.50.

Abonnement 12 numéros : 86 F.

Etranger : 104 F.

Dépôt légal : troisième trimestre 1978

Imprimerie : L.G.E.

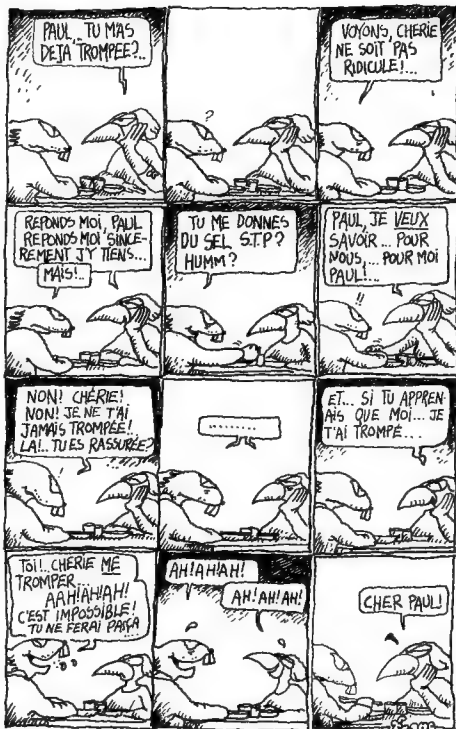
Photocomposition : Presses Maubert.

Distribution : N.M.F.P.

Printed in Italy.

Commission paritaire n° 47 309

Régis Franc



EUGENE CLAQUOT, FOOTBALLEUR ET MARTYR



A LA GRANDE ÉPOQUE, ON M'AVAIT SURNOMMÉ LE BOUC SOCIALIEN. J'AI PRIS MA RETRAITE...



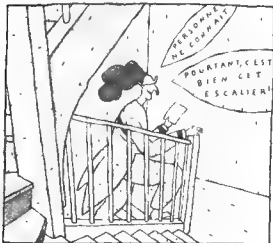
CHAQUE ANNÉE, LE 72 JUIN, JE VAIS CHERCHER UN CLOCHARD DANS LE MÉTRO



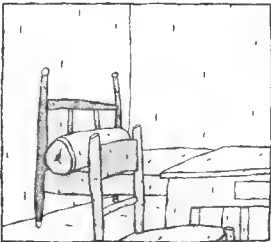
S'EN TROUVE TOUJOURS UN QUI ACCEPTE DE VENIR CHEZ MOI,



EN ÉCHANGE D'UN VERRE DE SUZE ET D'UN PEU D'ARGENT



J'AI UN PEU HONTE DE L'ENDROIT OÙ S'HABITE: DEPUIS QU'UN HUISSIER



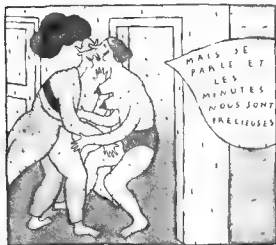
A SAISI MES COUPES ET MES FANIONS, MA CHAMBRE FAIT VIDE.



SOUVENT, LE CLOCHARD SE TROMPE
ET SONNE CHEZ ODETTE, LA VOISINE



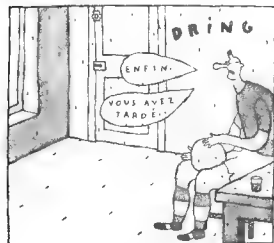
ELLE LUI DIT DU MAL DE MOI



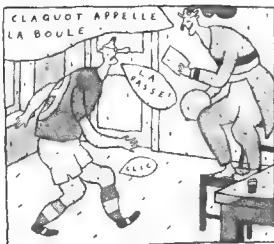
LE CLOCHARD COUCHE AVEC ODETTE
À CHAQUE FOIS...



ÇA DOIT ÊTRE FANTASTIQUE!



HEUREUSEMENT, IL FINIT QUAND
MÊME PAR TROUVER MA PORTE.



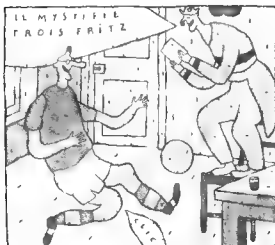
DEBOUT SUR MA CHAÎSE, IL ME
LIT DES VIEILLES COUPURES DE
PRESSE JAUNIES.



ALORS JE RETOURNE EN 1922.



J'AI DIX HUIT ANS



COLOMBES... LE 12 JUIN, FRANCE - ALLEMAGNE.



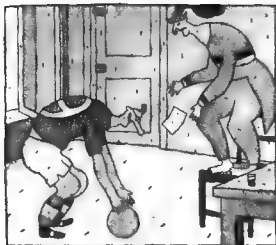
JE TROMPE TOUTE LA DEFENSE,



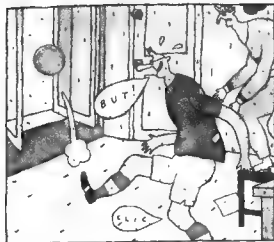
J'ARRIVE SEUL DEVANT LES CAGES



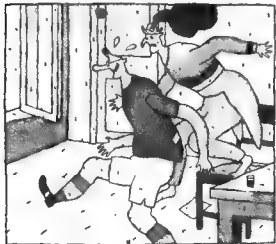
C'EST LE PENALTY INDISCUTABLE!



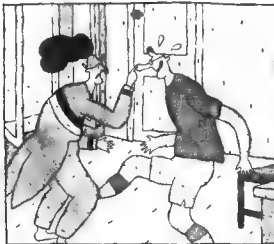
C'EST SEULEMENT A CET INSTANT



QUE J'OUBLIE, PÉTRIFIÉ PAR LE BONHEUR



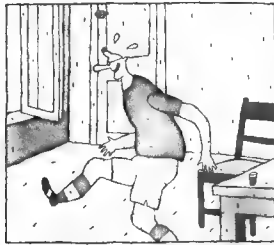
QUE LE 12 JUIN 1922, DES SPECTATEURS DÉCHAÎNÉS SONT ENTRÉS DANS LES VESTIAIRES



ET ONT BRISÉ MES GENOUX A COUPS DE CANETTES DE VALSTAR



LE PENALTY, JE L'AVAIS TIRÉ DANS LES BRAS DE TARZAN...

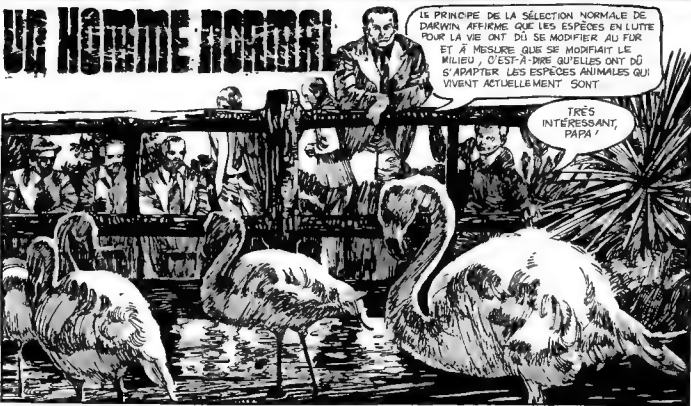


APRÈS HUIT ANS D'HÔPITAL, J'ÉTAIS UN FOOTBALLEUR FINI.

FINTE DESSINS LIONEL NOELHIN 4



UN HOMME NORMAL



LE PRINCIPE DE LA SÉLECTION NORMALE DE DARWIN AFFIRME QUE LES ESPÈCES EN LUTTE POUR LA VIE ONT DÙ SE MODIFIER AU FUR ET À MESURE QUE SE MODIFIAIT LE MILIEU, C'EST-À-DIRE QU'ELLES ONT DÙ S'ADAPTER. LES ESPÈCES ANIMALES QUI VIVENT ACTUELLEMENT SONT

TRÈS INTÉRESSANT, PAPA !

... CELLES QUI SE SONT ADAPTÉES AUX CHANGEMENTS, ET LES ESPÈCES QUI SE SONT ÉTEINTES SONT CELLES QUI N'ONT PAS RÉUSSI À S'ADAPTER AUX CHANGEMENTS

QUAND LES CAFARDS SONT APPARUS, IL Y A DES MILLIONS D'ANNÉES, ILS AVAIENT UN RÉGIME ALIMENTAIRE SÉLECTIF : ILS MANGEAIENT CERTAINES CHoses, ET D'AUTRES NON. AUJOURD'HUI, ILS NE SONT PLUS SÉLECTIFS ET RÉUSSISSENT À MANGER N'IMPORTE QUELS DÉCHETS













NE PARTEZ PAS, RESTEZ ICI... IL FAUT QUE VOUS ME PARLIEZ, QUE VOUS VOUS ADRESSIEZ À MOI. JE VOUS EN PRIE, NE ME LAISSEZ PAS SEULE.



... PARLEZ-MOI...
PARLEZ-MOI...
PARLEZ-MOI.



NE PARTEZ PAS...
PARLEZ-MOI.



J'AI BESOIN DE ME RECONNAÎTRE DANS QUELQU'UN QUI ME PARLE... QUI M'ESPIONNE... MÊME MA MÈRE M'ESPIONNAIT. ELLE PASSAIT EN REVUE MES SLIPS ET MON SAC À MAIN...



QU'EST-CE QUI T'EST ARRIVÉ, LAURET-TA ? J'AI TROUVÉ UN DE TES SLIPS TOUT TACHÉ DE SANG.

OUI, MAMAN, J'AI EU MES PREMIÈRES RÈGLES.

ÇA T'APPRENDRA À ÊTRE MOINS INSOLENTE !

SI J'ÉTAIS GRANDE COMME TOI, JE TE TUERAI !!



ICI ON NE NOUS VERRA PAS.

ALLEZ, FAIS-MOI VOIR.

NON, TOI D'ABORD.

IL Y A TOUJOURS QUELQU'UN QUI SURVEILLE... MÊME DIEU EST UN CHIEN DE GARDE.







VOIX LOINTAINE, PETITE, INSISTANTE.
MESSAGER ÉTHÉRE, DÉSIR INACCESSIBLE,
JOUISSANCE SANS PLEINITUDE, MESSAGER,
SAGESSE INGENUE...

J'AVAIS
OUBLIÉ TON
SOURIRE, MON
AMOUR.

CERTITUDE IMPRÉCISE,
VAGUE, QUI TOURNE AUTOUR DE
MOI. C'EST POUR TON BIEN.
PÈRE AILE, AMER, TYRANNIQUE, MENAÇANT.

POURQUOI
AVOIR TANT
TARDÉ ?...
J'AI BESOIN
DE TOI...

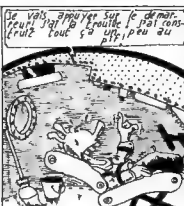
ELLE
EST CINGLÉE.

AVEC TOI,
JE ME SENS LIBRE
TU M'AS
SAUVÉE!

PUTAIN DE
MERDE, T'ES CINGLÉE!
ARGH / ARGH!
LA TAULE L'A
RENDUE CINGUE!
ARGH / ARGH!

2000-2001





La terre, est déjà, à des milliers de kilomètres. Je vais bientôt pénétrer dans un autre système solaire.



Evidemment, j'ai des records d'aviation, mais les pantoufles vont-elles se dévêtir pour manger?



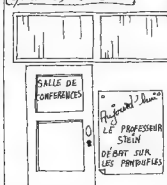
Enfin, de raisonnable, les futures pantoufles sont nées. Ça, c'est la merveille...



Sombrant dans une croce misère, elle présente son mirador de fabm...



Cependant, à Genève...



...il ne s'agit pas d'un canoë, car la preuve, même, montre que les pantoufles ont une âme! lorsqu'une pantoufle meurt, âme...



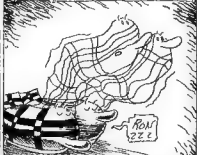
de celle-ci, quitte la terre, se matérialise dans l'espace et se transforme en une certaine planète, appelée scientifiquement 'Pantoufle Paradis'.



Malheureusement pour le professeur Stein, l'assemblée n'a pas éclaté, seul Alfred Bogart se manifeste.



Il avait raison car, dans le même temps, les amis des pantoufles de Berlin quittaient leur plan de fuite...



Rien de si matérialiser plus facilement dans 1 hyper espace.



Mais faisons cela et reconnais à l'œuvre... curieux, on dirait que mon moteur fait un drôle de bruit...



Pas de station d'essence, à cet endroit, surtout à cette heure-ci. Je vais attendre sur cette planète.



Enfer et même nature! Je suis prisonnier de cette planète! Je ne pourrai plus jamais rentrer, je n'avais pas pensé à ça!



Mince, un panneau indicateur! Cône mirage! guère! Je ne comprends pas l'anglais!





Charli Schlingensiefen 71

FIN



Dommages de guerre

Lorsque, dans l'Aisne, douloureux (1), je vais en belle-famille m'ennuyer, à l'aller comme au retour le rayon de soleil d'une architecture néo-normande vient, de ces gris week-ends, éclairer la splénétique détente. Et, non sans gêne quoique avec une sournoise ferveur, je ne puis m'empêcher, à chaque passage, de remercier ces artilleurs allemands qui, sans hésitation et dans ces régions, faisaient autour d'eux place nette (2) pour la laisser au plaisir de nos ludiques architectes de dommages de guerre.

Préférant les villes à la mer, je n'aime guère la campagne. Et les trop rares bonheurs que ses labours me dispensent ne sauraient combler les manques que laisse en moi cette préférence. L'aérolithe trouvillesque de Vauciennes apporte à chacun de mes passages un peu de cette « vacuité éclatante des plages... » chère à Proust et gobeuse pour moi de l'ennui inhérent aux mœurs rurales. Certes, je le trouve le lourd et betteravier remugle des pulpes brassées dans la toute proche sucrerie n'offre, olfactivement, que peu de similitudes avec les saveurs marines, salées d'algues riches en oligo-éléments. Pas plus que n'en offre, dans le champ voisin, la noirceur affamée des corbeaux comparée à l'émotion blanche d'un vol de goélands. Certes aussi, et je le reconnais volontiers, l'environnement construit de ce bourg « sucré », sans parler, bien sûr, de la cruelle absence thalasso-sensuelle, est bien différent de celui de la Côte d'Albâtre, de la Corniche normande ou, et surtout, de la Côte Fleurie. En effet, au style vernaculaire de la « Ferme du Côtéau » d'Henri de Rothschild (3), à la folie néo-gothique et scottienne de la « Tour Carrée » (4) ou à l'exotisme raffiné de la Villa Persane de la princesse de Sagan (5) sans oublier les chalets romantico-composites d'Ulrich de Guttinger (6), il paraîtra à plus d'un difficile voire malaisé

de vouloir identifier l'industrielle architecture de la sucrerie vauclennaise et celle, paupériste, des maisons ouvrières qui l'entourent. Mais qu'importe – et, cher lecteur, ne détruis pas mon humble rêve –, dès l'instant où la vision fugitive de ce fragment de front de mer planté m'aide à affronter les « Stalingrad » de la communication familiale... Aux soirs de tant de défaites (7), l'inespéré – et le bonheur ne tient-il pas tout entier dans l'inespéré – c'est, à cent à l'heure, un regard sur la villa de Vauciennes-lez-Villers-Cotterêts (8).

Néanmoins et contrairement à ce que certains pourront penser, pour pénétrer le labyrinthe des dommages de guerre, ce ne sont pas ces motifs personnels – qui m'ont fait choisir en premier la déplacée mais exquise villa valloisienne dont je vous propose ce mois l'étude. Oh, que non ! D'autres et importantes raisons justifient mon choix et veulent dans ces colonnes animer mon propos. Car si cette sensible « Ça m'suffit » n'est que le fil apparent et fragile (9) qui lie l'architecture balnéaire du XIX^e à l'architecture de dommages de guerre du début du XX^e, elle nous indique surtout le chemin de leurs témoignages, tous deux d'une profonde similitude.

Des villas de la Manche du Second Empire à la Grande Guerre, Nathalie Glon nous dit fort à propos (10) que « Les touristes... ne se doutent guère de

l'impact qu'elles pouvaient avoir sur leurs contemporains, ni (nous y voilà) du témoignage qu'elles représentent sur les incertitudes, les recherches, les incertitudes d'une société en pleine mutation, incertitudes et contrastes également d'une architecture à la recherche de son identité. » Ce constat pertinent s'applique à la lettre à l'architecture des dommages de guerre. La guerre de 14-18 et son immédiat après-guerre sont, en effet, le second volet de la mutation de la fin du XIX^e (11). En outre, les phénomènes architecturaux surgissent du sol avec une rapidité identique quoique dans un espace-temps différent. Mais là, il me faut émettre une réserve... Si, en quelques décennies, les thalwegs normands et les crêtes des zones de feu se couvrent de constructions tout à la fois domestiques et administratives, peut-on raisonnablement faire un rapprochement entre les deux motivations qui expliquent d'aussi surprenantes gageures, d'aussi formidables paris ? Je ne le crois pas car le boom immobilier des cités balnéaires ne puise son énergie que dans la bourgeoisie et ostentatoire frénésie du plaisir (12), alors que l'émouvant souci de mettre de pauvres gens à l'abri des injures du temps était le seul moteur des coopératives... son seul mobile (13).

Ce point entendu – il méritait de l'être –, penchons-nous, voulez-vous, sur le charmant chef-





minutieuse, de ne plus trouver grand secours dans l'inspéré bonheur de mon regard hebdomadaire.

Jean-Marie de Busscher

- (1) L'aine est une région facilement douloureuse
- (2) Tout en sachant qu'il leur faudrait finir, ce, que dis-je, payer, les travaux de la reconstruction. Lorsque l'on sait tous les entrepreneurs qui le diront - que construire revient aussi cher que détruire, d'aucuns se sont tentés de penser que l'Allemand est d'un naturel dépensier. Peut être, mais, vu de notre créneau : l'architecture des dommages de guerre, ne serait-il pas plus juste d'appeler cela générosité ?
- (3) Construite à Deauville en 1912, elle est le triomphe, sur les styles historiques ou exotiques, du style vernaculaire, ici, en l'occurrence, le style néo normand, dit « de Deauville ».
- (4) Construite en 1905 tout au bout de la plage de Deauville, à Tourneville plus exactement, pour le compte du constructeur automobile Mors, la « Tour Carrée », appelée aussi le « Château Mors », est un amoncellement de tours, tourelles et donjons dont les masses irrégulières voire asymétriques s'enrichissent de gargouilles et d'arcs boutant. J'y ai personnellement logé. Le soir, dans le lac des escaliers en colimaçon, d'honneur ou à vis, retrouver sa pauvrière chambrette n'était pas toujours facile.
- (5) Toute de masaiques bleues, elle fut construite par la princesse sous le Second Empire. Cette amiable villa est, avec la « Tour Melakoff » due au peintre Mozin, des rares témoignages de la mode éclectique à Trouville.
- (6) Guttinger fut le chef de file de la mode des chalets. Il édifia vers 1830 son premier chalet romantique dans la forêt de Saint Gratien, près d'Honfleur conformément à

l'esthétique du cottage influencée par le « Domestic revival » d'outre Manche.

(7) Je ne considère évidemment pas Stalingrad comme une victoire.

(8) Elle se trouve sur la N 2, 8 km avant Villers Cotterêts (en venant de Paris). On peut les voir (elles sont deux) de la route, sur la droite.

(9) Et au-delà de l'élémentaire ressemblance qui, bien évidemment, ne saurait se répéter toujours.

(10) « Les villas balnéaires de la Manche », revue des Monuments historiques, 1/78.

(11) Ne nous étonnons pas dès lors de retrouver dans l'architecture des dommages de guerre, l'historicisme, l'éclectisme ou le goût violent du pastiche qui caractérisent l'architecture du XIX^e siècle. A quoi il conviendrait d'ajouter, tout comme notre cher A P T, celui de l'hétéroclite.

(12) Rappelons nous les « Roule, roule, le train du plaisir... », refrain célébrant l'inauguration, en 1847, de la double ligne de chemin de fer « Paris au bord de mer », qui n'était en fait et surtout qu'une ode soulignant les tragiques circonstances accompagnées parfois (justice immanente ?) les excès d'une telle frénésie.

(13) Ceux qui pensent qu'avec 2.382 coopératives et dix fois autant de présidents, d'administrateurs, de secrétaires généraux et de commus, il y aurait pu y avoir des « dessous de table » ne sont que méprisables petits bonshommes !

(14) Et passés, voire effacés notamment sur le pignon principal. Je profiterai donc de ces colonnes pour lancer un appel et demander de façon pressante à monsieur Vivant, le directeur de la sucrerie de Vauciennes, de bien vouloir veiller à leur prompt restauration ! D'avance, je tiens à remercier.

(15) La loggia est inséparable de la villa balnéaire telle que je la conçois. Il s'agit, donc et de la part de l'architecte, d'une faute grave.

d'œuvre que le Valois riant propose à nos regards...

N'était l'absence du confortable bow-window, de chaînages de pierre cossus, de faïences polychromes soulignant les allèges de fenêtres et de rives de toit raffinées en dentelle de Saint-Gall, tout y est, rien ne manque... De l'important pignon ouvragé d'une découpe interne en ogive quasi-flamboyante à l'étage traditionnellement en bois. Celui-ci, à l'instar de ceux qu'on retrouve chez les sœurs marines de la vauclennaise, se voit décoré de sobres et faux colombages en ciment peint (14), eux-mêmes supportés par une marqueterie en damiers de briques et de pierres elles aussi parfaitement imitées, cependant que, sur un superbe appareillage de moellons plus vrais que nature, le pignon exulte et s'explode dans le délire d'un colombage cette fois de la plus dérivante fantaisie. A l'arrière, la véranda-appentis est présente, secrètement émouvante et gardée par d'imposants corps de cheminées légèrement extérieurement à la façade nord, évidemment aveugle. Pavillon d'entrée et garage sont, bien sûr, à l'unisson de l'ensemble ; de même que la toiture principale en « ailes de mouettes » que punctuent çà et là l'acuité de lucarnes à gable. Tout y est ! Oui, rien ne manque... Et pourtant, oh, bien léger, un sentiment de malaise m'envahit... Et la loggia ? Où est la loggia (15) ? Point de loggia dans tout cela, et soudain j'ai peur... Peur, après cette étude

RECEVEZ CHARLIE MENSUEL CHEZ VOUS, MOINS CHER !

JE VEUX RECEVOIR CHARLIE MENSUEL CHEZ MOI, MOINS CHER !



ABONNEZ-VOUS !

1 AN 52^{ms} 86^F
(AU LIEU DE 108^F)

DÉCOUPEZ LE BULLETIN CI-CONTRE ET ENVOYEZ A : ÉDITIONS DU SQUARE 10, RUE DES TROIS PORTES 75005 PARIS

Nom et Prénom :
Adresse :
Je m'abonne pour un an à Charlie-mensuel
Ci-joint chèque de 86 F
Signature :

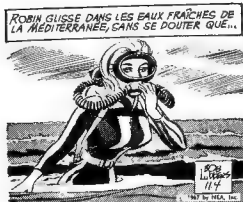
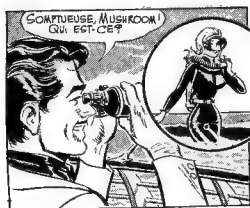
POUR L'ÉTRANGER AJOUTER 20% DE FRAIS D'ENVI

robin malone

Cette bande m'a été léguée en 1971 par le créateur fondateur de Charlie Mensuel, Delfeil de Ton. Je l'avais conservée précieusement dans un carton en espérant qu'elle vieillirait bien.

W.

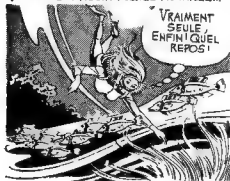




SON DESTIN VA LUI FAIRE RENCONTRER LE GRAND PORTOFINO, EX-ARISTOCRATE, DIPLOMATE, SPORTSMAN, AMATEUR RAY, BOY DE RENOMMÉE MONDIALE, ACTUELLEMENT AU SERVICE DE SIEGFRIED MUSHROOM!



TANDIS QUE ROBIN PONGE AU LARGE...

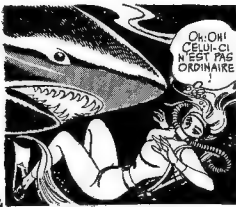
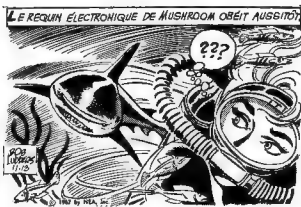
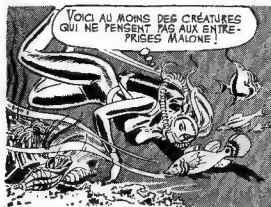


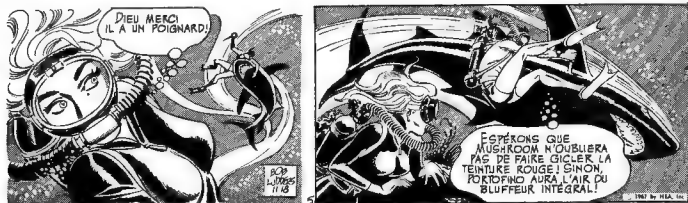
JO VA ENCORE GROSSIR...



ET M. MUSHROOM MUOTE SON COUP.







UN FLOT DE TEINTURE ROUGE SANG
S'ÉCHAPPE DU REQUIN ÉLECTRONIQUE.



À NOUS DEUX,
MAINTENANT,
BELLE MADAME!



PENDANT CE TEMPS, À BORD DU YACHT.



JE VOUS DOIS
LA VIE, MONSIEUR...

PORTOFINO LE GRAND
PORTOFINO! MES
AMIS M'APPELLENT
FORSH...



CE FUT UNE CHANCE
QUE VOUS PASSIEZ LÀ,
MONSIEUR PORTOFINO.

C'ÉTAIT
FEUT-ÊTRE...



(SMACK!)
LE DESTIN!



ET COMMENT POURRAI-
JE JAMAIS VOUS RE-
MERCIER, MONSIEUR
PORTOFINO?

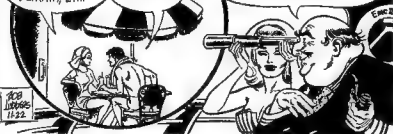
EN AC-
CEPTANT
DE DÎNER
AVEC MOI
CE SOIR!



CELA A L'AIR
D'UNE PLAISAN-
TERIE, MAIS J'AI
UNE RÉUNION
D'AFFAIRES
DEMAIN, ET...

UNE SI
JOLIE FEM-
ME DANG
LES
AFFAIRES?

(CHUCKLE!) QUEL JEU DE
PAUPIÈRES SUGGESTIF! NE
DOUTONS POINT QUE LA RICHIS-
SIME ROBIN MALONE DINERA
ICI CE SOIR!



HOURLAH! MALONE
A ENCORE PRIS UN
POISSON SANS LE
VOULOIR! ELLE VA
ENCORE LE REJETER!...

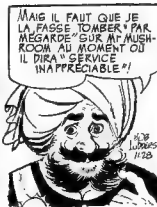


MAIS JE SERAI LÀ, JE REN-
TRERAI, MON VENTRE, ET
JE LE RATTRAPERAI!

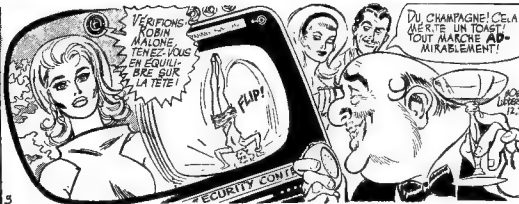


VOICI DES SIÈCLES QUE
JE ME ME SUIS PAS OFFERT
LE LUXE D'UNE BÊTESE.
PAS DEPUIS LA MORT DE
MIKE...

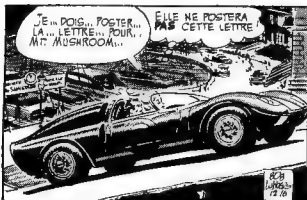






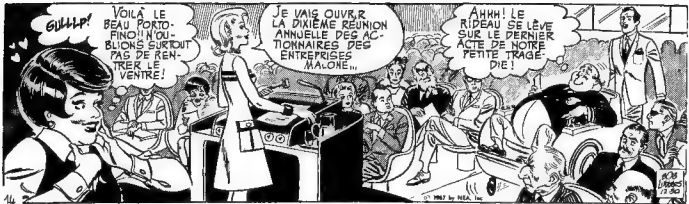
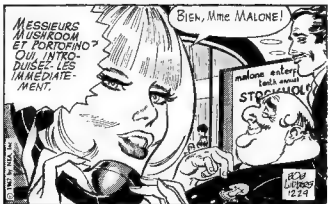




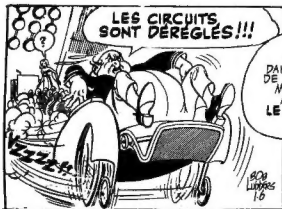
















*Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI en 1978,
tout en sachant qu'ils avaient
tort de ne pas l'acheter
en 1968 ?*

*Qu'ils
crèvent !*

